

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 30 (1966)  
**Heft:** 117-118

**Buchbesprechung:** Livres reçus : publications récentes

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

### COLLECTIONS. PUBLICATIONS EN COURS. REVUES.

— La collection du Séminaire roman de l'Université de Bonn, « Romanistische Versuche und Vorarbeiten », s'est enrichie de deux thèses dont les auteurs sont des élèves de M. Harri Meier :

Wolfgang ROTH, *Beiträge zur Formenbildung von lat. 'esse' im Romanischen*, Bonn, 1965, 345 pages. C'est une étude des formations analogiques, d'abord à l'intérieur du verbe *esse* (influence de l's de *sum*, de l'e de *es*, *est*...), puis à partir des autres verbes (influence des infinitifs en *-re*...). Un index (p. 330 à 345) permet de retrouver facilement l'explication de chaque forme dialectale étudiée. Un grand intérêt de ce travail réside, en effet, dans l'attention que M. Roth a portée aux dialectes. Je lui suis reconnaissant d'avoir fait une large place au francoprovençal et notamment à l'ancien lyonnais.

Udo L. FIGGE, *Die romanische Anlautsonorisation*, Bonn, 1966, 481 pages. Cette thèse étudie une importante question de phonétique, la sonorisation des consonnes initiales, qui apparaît dans un certain nombre de langues romanes et dont certains mots témoins se retrouvent dans des régions qui, comme le francoprovençal, ne semblent pas connaître une telle évolution. À l'aide d'une vaste documentation M. Figge pose à nouveau le problème de l'origine de ce traitement. Sa thèse mériterait un compte rendu critique. Je ne puis, pour le moment, qu'en indiquer l'intérêt.

— Dans les « Kölner romanistische Arbeiten », publiés par le Séminaire roman de l'Université de Cologne, est paru un volume n° 29 : Heinz Jürgen WOLF, *Die Bildung der Französischen Ethnica (Bewohnernamen)*, Genève-Paris, 1964, 268 pages. Le chapitre 2 (p. 17 à 84) groupe les noms ethniques en 35 séries d'après leurs suffixes. Les chapitres suivants étudient des problèmes de graphie, de forme phonétique, les ethniques des régions non romanes, les doubles formes... Trois cartes rendent sensibles des phénomènes de répartition. Cinquante pages d'index facilitent la consultation du volume. Que M. W. me permette une toute petite taquinerie : il cite, p. 78 et 79, l'explication populaire du surnom des habitants de Saint-Chamond, *Couramiaux* (« courre-à-miâ » = qui courent les chats), explication que je croyais bien avoir remplacée par une meilleure dans mon article d'*Etymologica*, volume dédié à M. von Wartburg en 1958, pages 285-290.

— Dans la collection « Dialectologie picarde », René DEBRIE publie un *Supplément au Lexique picard des parlers nord-amiénois*, Abbeville, 1965, 97 pages. Il s'agit d'un supplément d'enquête dans des communes incomplètement ou non encore explorées.

— En « separata » du vol. II du Supplément bibliographique de la *Revista Portuguesa de Filologia*, Maria José de MOURA SANTOS donne, sous le titre *Os estudos de linguística românica em Portugal de 1945 a 1960*, Coimbra, 1966, 199 pages, une bibliographie très détaillée qui rendra de bons services. Qu'elle me permette de lui suggérer, pour une future

bibliographie, d'indiquer au « Sommaire général », qui sert de table des matières, la pagination de chaque chapitre.

— Nous avons présenté le 1<sup>er</sup> volume de la *Crestomație Romanică*, publiée sous la direction de I. IORDAN (voir *RLiR*, XXVII, p. 230-231). Le second volume, consacré aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, est paru en 1965 (Academia Republicii Populare Romîne, 1 volume relié de 1211 pages). Il contient des textes littéraires roumains, italiens, sardes, rhéto-romans (sont distingués les uns des autres les textes frioulans, ladins du Val de Non, grisons engadinois et romanches), français, provençaux, catalans, espagnols (d'Espagne, d'Amérique, judéo-espagnols) et portugais. Il faut louer, une fois de plus, la richesse de cette anthologie. Tout choix comporte sa part d'arbitraire : la partie française n'a pas fait de place à Bossuet ni à Fénelon, en revanche on pourra lire un passage du discours de Robespierre sur le parti à prendre à l'égard de Louis XVI et, en vis-à-vis, la Marseillaise et la Carmagnole ; dans la partie provençale on est heureux de trouver, à côté d'autres beaux poèmes, un fragment du Noël de Saboly.

— M. Gunnar TILANDER a ajouté deux nouveaux textes à sa belle collection d'anciens livres de chasse intitulée « Cynegetica ». Ce sont les fascicules XI et XII. Le premier, *Julians Barnes, Boke of hunting, Édition critique publiée avec une traduction en français moderne* (Karlshamn, 1964, 109 pages), est un traité de fauconnerie en vers, écrit en langue anglaise de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Pour en faciliter la lecture à ceux qui ne sont pas connaisseurs du moyen anglais, M. T. en donne une traduction française page pour page. — Le second, *Traductions en vieux français de Dancus Rex et de Guillelmus Falconarius* (Karlshamn, 1966, 64 pages), présente deux traductions anciennes des fameux traités de fauconnerie écrits en latin et dont M. T. nous a donné en 1963 une édition exemplaire (*Cynegetica* IX, voir *RLiR* XXVII, p. 490). La première de ces traductions présente des traits dialectaux qui paraissent picards et dont l'éditeur donne la liste p. 7 à 9 ; la seconde est écrite en francien et n'appelle aucune remarque linguistique. Un glossaire termine ce fascicule, p. 48 à 63.

— Le fascicule 7-8 du *Bollettino dell' Atlante linguistico Italiano* a paru en 1962 (82 pages), le fascicule 9-10, de 72 pages, en 1964, et le fascicule 11-12 en 1965. Chacun d'eux comprend des articles qui présentent des documents recueillis à l'occasion des enquêtes, et des nouvelles sur la préparation de l'atlas. On apprend avec joie que la direction peut compter sur la collaboration de M. Grassi, désormais déchargé d'obligations autres que celles de l'université, et sur celle de M. Mellilo, sans oublier M. Franceschi, qui collaborait récemment avec M. B. Terracini dans le très précieux *Saggio di un Atlante linguistico della Sardegna*, dont nous avons rendu compte récemment.

*Bollettino dell' Atlante linguistico mediterraneo* (Fondazione Giorgio Cini, Firenze), 5-6, 1963-64. — Ce gros fascicule de 332 pages contient d'abord trois articles : O. PARLANGÈLI, *Il questionario ridotto dell' ALM*, p. 7 à 18. Questionnaire réduit de 169 questions pour les enquêtes des étudiants. — G. ROHLFS, *I Faraglioni, Els Faraiones, Les Farillons*, p. 19 à 24. La localisation de ces toponymes, noms d'écueils ou de rochers (*Faraglioni* sur les côtes de l'Italie et de la Sardaigne, *Farayons* en Espagne et aux Canaries, *Farillons* et *Farailons* dans la région de Marseille, et aussi *farailon* en Normandie et *Tour du Farailon*, phare aux Sables-d'Olonnes) indique qu'il s'agit non d'un mot grec, mais d'un dérivé du latin PHARUS, qui a peut-être été formé en France. — G. ALESSIO,

*Sull' etimologia di brezza e di brisa*, p. 25 à 38. Le type cat. et it. *brisa*, fr. *brise* pourrait venir de *bisa*, *bise* par influence de BRISARE « briser » ou de l'onomatopée *br-* expressive du frisson causé par le froid. Quant à l'italien *brezza*, il pourrait remonter à un latin formé sur le grec \*AURIZARE.

Viennent ensuite, de la page 39 à la page 190, les actes du 1<sup>er</sup> Congrès de l'ALM, centré sur la terminologie des noms de poissons et des fruits de la mer : C. BATTISTI, *I « maris poma » dei Romani*, p. 39 à 60. — G. FOLENA, *Per la storia della ittioniemia volgare. Tra cucina e scienza naturale*, p. 61 à 138. — V. VALENTE, *Ittiologia molfettese. Linee caratteristiche e note storiche*, p. 139 à 148. — E. GIAMMARCO, *Terminologia marinesca abruzzese. Linee caratteristiche*, p. 149 à 157. — M. CORTELAZZO, *Ittioniemia veneta. Linee caratteristiche*, p. 159 à 164. — M. DEANOVIĆ, *Ittiologia jugoslava. Linee caratteristiche*, p. 165 à 170. — P. TOSCHI, G. PERUSINI, *Importanza del folklore marinaro*, p. 171 à 192.

On trouve enfin, p. 197 à 276, la seconde et dernière partie du *Lessico marinesco abruzzese e molisano* de E. GIAMMARCO, dont la première partie a été publiée dans le fascicule précédent. Les deux parties ont été réunies en un élégant volume qui forme le n° 2 des *Quaderni dell' Archivio linguistico veneto*. Il s'agit d'une enquête plus approfondie que celle de l'ALM, portant sur treize localités de la côte des Abruzzes ; elle apporte une illustration et, à l'avance, un complément appréciable au futur atlas. Des recensions et des notices nécrologiques terminent ce bulletin qui fait bien augurer du futur atlas méditerranéen.

*Kwartalnik neofilologiczny*, Académie polonaise, Varsovie. Tomes IX à XII, années 1962 à 1965.

T. IX, 1962. O. DUCHÁČEK, *Les relations sémantiques des mots (étudiées d'après le vocabulaire français)*, p. 27-34. Après un rappel des deux sortes de structures dont font partie les mots, structures formelles (homonymie, paronymie, identité de radical, de préfixe, de suffixe), structures sémantiques, qui sont les plus importantes, l'auteur montre combien les systèmes lexicaux, à la différence des systèmes phonologiques, sont difficiles à bien connaître, parce que moins précis et instables. — B. NADEL, *Quelques problèmes du latin vulgaire*, p. 161-175. — J. BIRNBERG, *Les champs linguistiques (en marge des travaux de Otto Ducháček)*, p. 177-183. Après un rappel de ce que la théorie des champs linguistiques doit aux travaux de Trier, J. B. montre qu'O. Ducháček dans sa thèse consacrée au *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*, embrasse une durée de quatre siècles, pendant lesquels des changements ont affecté le système, des mots sont devenus archaïques et sont sortis du champ. Cependant l'intérêt de l'ouvrage ne semble pas diminué : Ducháček a brillamment illustré des tendances essentielles de la langue, la cristallisation des dominantes, la dégradation sémantique. — ŠABRŠULA, *L'aspect et le caractère de l'action verbale en provençal*, p. 249-260. — L. MORAWSKA, *L'expression du mouvement dans la poésie de Rimbaud*, p. 261-268. Le goût du mouvement dans l'œuvre du « voyageur », « bohémien », « piéton de la grand'route » que fut Rimbaud s'exprime par les verbes de mouvement *aller*, *danser* (danse des diables, du sabbat, des pendus), *s'envoler*, *s'éloigner*, *s'évader*, *fuir*, *partir*, *quitter*, par l'importance donnée aux verbes dans la phrase, par un animisme qui donne vie à tous les éléments de la nature (« Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte »), surtout aux fleuves, à la mer et au vent (« Les Fleuves



m'ont laissé descendre... », « C'est la mer allée », « Je laisserai le vent baigner ma tête nue »).

T. X, 1963. H. LEWICKA, *Réflexions théoriques sur la composition des mots en ancien et en moyen français*, p. 131-142. La délimitation des composés et des groupes syntaxiques est difficile en français moderne ; elle l'est davantage encore lorsqu'il s'agit du moyen âge. L'auteur présente les dix critères qui lui paraissent utilisables. — Benjamin NADEL, *Les inscriptions latines de la Diaspore occidentale et le latin vulgaire*, p. 263-272. Étude des caractéristiques de la langue des inscriptions (environ 200) réunies dans le *Corpus inscriptionum Judaicarum* de Frey. M. N. en conclut que les Juifs de l'Europe occidentale sous le Haut Empire utilisaient largement la langue latine parlée connue sous le nom de « latin vulgaire », et qu'il existait vraisemblablement une variante juive de la langue vulgaire surtout dans le lexique. — U. DAMBSKA-PROKOP, *Un problème de la syntaxe française du XV<sup>e</sup> siècle. L'expression de la conséquence dans les « Chroniques » de J. Molinet et chez quelques autres prosateurs*, p. 333-363.

T. XI, 1964. L. MORAWSKA, *Le nom épithète dans la langue des symbolistes (essai d'interprétation)*, p. 70-73. — H. LEBEK, *Le passé composé indique-t-il l'antériorité?*, p. 133-143. Étude des cas dans lesquels le passé composé tend vers le présent, par exemple l'emploi proverbial ou gnomique. Aussi le passé surcomposé a-t-il relayé le passé composé, parce qu'il est plus apte à indiquer l'antériorité avec une référence au présent. — M. A. BORODINA, *Le dialecte lorrain du français (Étude de géographie linguistique d'un dialecte)*, p. 341-360. Cet article est un résumé de la thèse de doctorat ès Lettres, soutenue par M<sup>me</sup> Borodina à l'Université de Leningrad en 1953. Cette thèse est fondée sur les 624 cartes de l'ALF où l'on trouve des formes dialectales du lorrain, formes phonétiques ou morphologiques, ou types lexicaux. Les isoglosses se groupent encore de façon claire et permettent de préciser les frontières de ce dialecte et de distinguer dans la région montagneuse une zone où les parlers sont mieux conservés. La frontière à l'ouest a été attaquée par l'irradiation des formes littéraires (le français de Paris), et M<sup>me</sup> B. montre cette « intrusion » des « ondes littéraires ». M<sup>me</sup> Borodina est devenue une spécialiste du lorrain, et cela au prix d'un effort remarquable, puisqu'elle n'a jamais pu étudier ces parlers sur le terrain. Il est souhaitable que sa thèse, écrite en russe, soit traduite en français.

P. GARDETTE.

*Cahiers de Lexicologie*, publiés par B. QUEMADA. n° 7, 1965 (II). Didier-Larousse. Paris. — On trouvera dans ce numéro des *Cahiers de Lexicologie* les articles suivants :

« La transformation négative et l'organisation des classes lexicales », par J. DUBOIS (Faculté de Tours), L. IRIGARAY (C. N. R. S.), P. MARCIE (I. N. S. E. R. M.). Les auteurs étudient d'abord la transformation négative dans la structure grammaticale et dans le système lexical. Cette analyse a pour objet de montrer qu'il existe entre les deux formes d'énonciation non une différence de nature, mais de moyens mis en œuvre et d'incidence négative. Puis ils présentent les résultats des épreuves psycho-linguistiques sur la transformation négative lexicale auxquelles ont été soumis divers groupes de sujets, depuis les groupes de normaux jusqu'aux déments et aux psychotiques. « Les réponses données par les sujets appartenant aux divers groupes, soumis aux épreuves des con-

traies, confirment les hypothèses que nous pouvons faire sur la sélection des mots-racines et l'organisation lexicale. » (P. 3-32.)

« Fréquence, Dispersion et Usage. A propos des dictionnaires de fréquence » par Ch. MULLER (Strasbourg) : la place de la notion nouvelle d'Usage, résultante arithmétique des deux notions de Fréquence et de Dispersion, à propos du « Frequency Dictionary of Spanish Words », premier volume d'une vaste série consacrée aux langues romanes, en cours de réalisation sous la direction de M. A. Julliard, à l'Université de Sandford. (P. 33-42.)

« Le vocabulaire du mariage dans Tartuffe », par J. PICOCHÉ (Rennes). Étude d'un champ sémantique qui précise les rapports entre les deux séries de mots, l'une « soutenue » (hymen-époux-épouse-épouser), l'autre « familière » (mariage, mari, femme, se marier). (P. 43-49.)

« Remarques sur la « Conversion » en français moderne », par G. SOKOLOVA (Moscou). Analyse du substantif, du verbe, de l'adjectif et de certains mots-outils permettant d'observer le changement de leur signification lors de leur transition dans d'autres catégories, sous le triple aspect lexical, grammatical et stylistique. (P. 51-63.)

« Les dictionnaires : Forme et Contenu », par A. REY (Paris). Les questions délicates que pose au lexicographe moderne la composition d'un article de dictionnaire pour la distinction et le classement des sens et l'ordre dans lequel doit se présenter le contenu du dictionnaire. (P. 65-102.)

« Travaux lexicographiques en cours. Le vocabulaire du hongrois contemporain sur cartes perforées », par F. PAPP (Debrecen). Adaptation de C. Pavaut, Besançon. (P. 103-117).

Le Cahier se termine par un compte rendu critique de M. Ch. MULLER : « Baudelaire, Les Fleurs du Mal. Concordances. Index et relevés statistiques établis d'après l'édition Crépet-Blin par le Centre d'étude du vocabulaire français de Besançon. » C'est là un précieux instrument de travail qui sera suivi, nous l'espérons, de beaucoup d'autres.

Jean BOURGUIGNON.

#### LIVRES, COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

*Les œuvres de Marguerite d'Oingt.* p. p. † Antonin DURAFFOUR, Pierre GARDETTE et Paulette DURDILLY, in *Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon*, vol. 21, Paris, « Les Belles Lettres », 1965, un vol. de 215 pages. — Lorsque je songeai, il y a quelque quinze ans, à publier ma *Chrestomathie franco-provençale*, je pensai de prime abord, et tout naturellement, à y faire figurer un extrait de l'œuvre de Marguerite d'Oingt. Mais réaliser ce projet ne fut pas chose aisée, du fait qu'en 1950 on ne disposait, pour la *Vie de Béatrix d'Ornacieux* qui entrait la première en compte, que de l'édition Philippon qui, hélas, était loin d'être parfaite. Je me résignai toutefois à en reproduire quelques pages, en souhaitant aux maîtres qui devraient expliquer ce texte à leurs étudiants de venir à bout des nombreux passages que, tout franco-provençalisant et éditeur de textes du xvi<sup>e</sup> siècle en cette langue que j'étais, je ne comprenais pas moi-même. Aussi est-ce avec une curiosité compréhensible que j'ai confronté les pages que je reproduisais avec celles de l'excellente édition dont nous disposons désormais. Le résultat a été convaincant, puisque, pour m'en tenir à ces deux cas, le « li play se cloyt et s'anant

si beyn... » est devenu (§ 50) « li play se cloyt et sanavet si beyn... », que le « Nostra Dona fu de le ajo de XV anz » a été amélioré en « ... del eajo de .XV. anz » (§ 67), cela sans compter d'autres minimes erreurs dont la correction permet aujourd'hui une lecture courante de notre texte. C'est dire déjà l'intérêt que présente la nouvelle édition.

Édition qui, nous dit Mgr Gardette dans sa préface (p. 7), avait été projetée par Antonin Duraffour : mais ce savant n'a laissé qu'une transcription du texte franco-provençal, un fichier, classé alphabétiquement, de tous les mots, et enfin une transcription du texte provençal. On voit tout ce qui restait à faire et tout ce qui a été fait. Si M<sup>lle</sup> Durdilly a procédé à une nouvelle copie du manuscrit de Grenoble, ainsi qu'à sa traduction en français et à l'établissement du glossaire, c'est à Mgr Gardette que l'on doit tant les notices sur l'auteur, sur le monastère de Poleteins où Marguerite vécut, sur le manuscrit grenoblois et sur les manuscrits plus tardifs, sur les éditions des œuvres de notre prieure, qu'une brève mais incisive notice sur l'âme même de notre écrivain, de même que l'étude de la langue dont elle usait. Suivent les textes, la *Pagina Meditationum* en latin (p. 70-88), puis le *Speculum* (p. 90-103), la *Vie de sainte Béatrix d'Ornacieux* (p. 104-137), les *Lettres* (p. 138-151) et les *Récits* (p. 152-155), ces quatre séries étant en franco-provençal. Le livre se termine par des notes (p. 156-166) et un abondant glossaire (p. 167-213), qui contient les mots en dialecte figurant dans les textes édités, de même que les noms de lieux et de personnes.

L'ouvrage en question apporte donc une notable contribution tant à l'étude de la phonétique, de la morphologie et du lexique de la scripta de Marguerite d'Oingt, qu'à celle de la littérature franco-provençale. Bien que Gröber, dans le *Grundriss*, (vol. I, 2<sup>e</sup> édit., p. 557) ait écrit que cette dernière n'avait pu trouver de place entre la littérature provençale et la française, nous voyons toujours plus que, sans parler du fragment d'*Alexandre*, sous l'influence plus ou moins directe de Lyon, a fleuri dans le sud-est de la France une littérature qui au XIII<sup>e</sup> siècle s'est manifestée en particulier par des vies de saints et des légendes hagiographiques, une littérature d'édification destinée au petit peuple, de même que plus tard ce sera pour le peuple encore qu'on représentera les mystères et les farces écrites en dauphinois, en savoyard, en patois de Vevey, et que Nicolas Martin écrira ses noëls. Il y aurait une étude d'ensemble à faire sur le développement du genre hagiographique dans les régions méridionales du franco-provençal : une place des plus curieuses serait occupée par ce sous-genre de l'hagiographie que je dénommerais l'autohagiographie, représenté par le *Speculum* de Marguerite d'Oingt et par sa *Vie de Béatrix d'Ornacieux* — si tant est qu'elle en est l'auteur, ce qui après tout n'est que probable (voir p. 161) — dont on ne peut pas s'empêcher de penser qu'elle doit beaucoup, non pas seulement aux sentiments religieux et au talent littéraire de son auteur, mais aussi à ses propres expériences dans la vie monastique.

Paul AEBISCHER.

G. ROHLFS, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris, Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, 2., erweiterte und völlig neubearbeitete Auflage, mit drei Übersichtskarten, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1964, xxx-629 S. — A coronare le ricerche dell'A. durate più di quattro decenni i sui dialetti greci dell'Italia meridionale

1. Il suo primo viaggio in Calabria è del 1921 e il primo saggio sull'argomento è uscito nel 1924 col titolo *Griechen und Romanen in Unteritalien*; Firenze-Genève.

(Terra d'Otranto e Calabria) è uscita ora questa seconda edizione accresciuta e radicalmente rielaborata del suo Vocabolario etimologico apparso la prima volta nel 1930. Nel frattempo, in questi 34 anni, l'A. ha proseguito intensamente e con passione le ricerche sul posto ed ha potuto dare un'opera quasi nuova in più riguardi. E non si tratta soltanto di una quantità più ricca di materiale (oltre 200 pagine in più), ma alle volte anche di nuove, più felici etimologie. L'A. ha potuto accrescere la materia anche valendosi dei suoi due vocabolari pubblicati nel frattempo (*Dizionario delle Tre Calabrie*, I-III, 1932-1939, *Vocabolario dei dialetti salentini*, I-III, 1956-1961)<sup>1</sup>, come pure del suo ripetuto soggiorno in queste parti e anche in varie zone dialettali della Grecia. Il pregio di questa edizione è accresciuto dal fatto che alle volte vi sono citati anche esempi di frasi intere e che sotto il lemma dei verbi si trovano pure le loro flessioni. C'è inoltre una scelta di interessante materiale toponomastico (nomi di luogo e di fiumi). Non vi mancano nemmeno i prefissi e i suffissi. Specialmente per la parte etimologica l'A. si è potuto valere dei suggerimenti in parecchie recensioni fatti alla prima edizione dell'opera.

Quanto all'origine di questi dialetti greci, malgrado il loro *habitus* 'neogreco' d'oggi (p. XII), l'A. insiste tuttora sulla propria convinzione, difesa energicamente già dal 1924 e appoggiata da parecchi studiosi<sup>2</sup>, che qui si tratti di resti dell'antica Magna Graecia «senza soluzione di continuità». Nel carattere di questi dialetti italogreci l'A. ravvisa un'impronta tanto arcaica e indipendente che non si può pensare a una sua tarda origine all'epoca bizantina (sec. IX-X). Inoltre, oggi non c'è nessun dialetto in Grecia che si possa identificare con le parlate grecofone d'Italia. Anzi vi si possono scorgere gli ultimi relitti della vasta grecità che ancora nei secoli XII-XIV comprendeva gran parte dell'Italia meridionale (Calabria meridionale, Sicilia nord-orientale, Terra d'Otranto). Si tratta dunque, secondo l'A., di parlate sorte indipendentemente dall'antica *koinè*, come per es. i dialetti di Creta, di Rodos, di Cipro.

Il Vocabolario comprende, accanto al tesoro lessicale delle colonie grecofone, anche gli elementi greci che si riscontrano nei dialetti delle regioni vicine. Vi sono inclusi pure i prestiti arabi, gli elementi latini e italiani antichi, nonché voci di origine incerta (contraddistinte quest'ultime da un particolare segno tipografico). In tal modo nel Vocabolario si trova riunita una tale interessante quantità di materiale e di idee da rendere questo Vocabolario ancor più importante di quanto si potrebbe dedurre dal suo titolo. A mo' d'esempio, esso potrà rendere utili servigi nello studio dell'elemento greco che dalla Magna Grecia, oltrepassando l'Adriatico, è penetrato fin nella Romania orientale balcanica. Ecco alcuni di questi esempi che si trovano nei dialetti serbocroati delle coste orientali dell'Adriatico: *gustirna* 'cisterna', *kijerna* 'pesce cernia', *komarda* 'macelleria', *komostre* 'catena del focolare', *narikla* 'natica, genere di mollusco'. L'A. di solito è assai cauto nella parte etimologica, ma alle volte avrebbe potuto esserlo anche di più; per es. nel citare le seguenti voci serbocroate che sono di origine protoslava: *grah* 'fagiolo' (p. 74), *kora* 'crosta' (p. 268), *sito* 'staccio' (p. 454), cf. F. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, e E. Berneker, *Slavisches etymologisches Wörterbuch* (quest'ultimo citato dall'A. fra le opere consultate a p. XVIII). Anche da

1. *RLiR* XXVI, 1961, p. 253-256.

2. Cfr. per es. Stam. C. Caratzas, *L'origine des dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale*, Paris, 1958, *passim*.

questi esempi, come pure dalla lista delle opere consultate (p. xvii-xxvii) e dai sedici Indici di voci trattate (su ben 40 pagine) si può arguire quanto sia vasto l'orizzonte delle ricerche dell'A. il quale non si limita ai confini dell'Italia e neppure a quelli della Romania (oltre agli elenchi dei più numerosi vocaboli italiani e greci, vi sono quelli di voci latine, francesi, provenzali, catalane, spagnole, romene, sarde, germaniche, slave, albanesi, arabe, diverse, nonché di sostrati preromani, di toponimi e di nomi di persona, p. 589-629).

*Bibbia istoriata padovana della fine del Trecento, Pentateuco — Giosuè — Ruth*, a cura di Gianfranco FOLENA e Gian Lorenzo MELLINI, Venezia, Neri Pozza Editore. 1962, LXIV-151 p. con 250 tavole in nero e 32 a colori, in-4°, con 870 figure. — Si tratta di un'edizione di lusso che nel contempo ha un pregevole valore scientifico ed è offerta agli studiosi di lingua e di arte « per illuminata liberalità della Cassa di risparmio di Padova e Rovigo ». L'edizione critica dell'antico testo padovano, fatta magistralmente da G. Folena, ha reso accessibile questo singolare monumento narrativo e figurativo finora rimasto parzialmente inedito, il cui originale consta di due parti, l'una conservata a Rovigo e l'altra a Londra.

Accanto all'esposizione della storia del manoscritto e un nutrito saggio sulla sua forma linguistica dovuti alla profonda erudizione di G. Folena, vi è una « Nota filologica in margine alle illustrazioni » e un saggio sul « Problema artistico » di G. L. Mellini. Dopo il testo (p. 1-118) seguono : il Glossario, gli Indici (quattro) e le Tavole. Il Folena ha sottoposto il manoscritto alla luce di Wood e col sussidio della lampada al quarzo e con l'aiuto del testo latino della Vulgata ha potuto ottenere ottimi risultati.

La disposizione delle figure miniate in relazione al testo didascalico che le accompagna, è fondata su uno schema semplice, funzionale e non soltanto decorativo. È una struttura originale : su ogni pagina quattro illustrazioni. Folena ha potuto constatare che non si tratta di una copia da un altro manoscritto e neanche di una traduzione dal francese. Trattasi di una « Bibbia a doppio registro narrativo, figurato e parlato, un'opera molto meno raffinata ma di sapore più forte e originale nella sua *rusticitas* patavina di tanti consimili prodotti più aristocratici di questo, dove le carte ridon di più ma dicono di meno » (p. xxiii).

Nelle xilografie acquerellate sono rappresentate in miniatura scene con i costumi del tempo che insieme col testo offrono un campo di indagine dal punto di vista artistico e glottologico. Non c'è dubbio che il codice sia stato composto a Padova dopo i celebri affreschi di Giotto, Guariento e di altri maestri nella miniatura padovana della fine del Trecento. Mellini attribuisce queste illustrazioni all'officina di Jacopo da Verona e scrive così : questo è un monumento della civiltà di Padova dell'epoca e « pretesto ne è la Bibbia, il Vecchio Testamento, assunto in un nuovo parallelismo tipologico fra passato e presente, tra testo antico e rappresentazione moderna » (p. lvi).

Il testo è stato pubblicato in modo da « agevolare al massimo la lettura, pur conservando scrupolosamente tutte le caratteristiche linguistiche e grafiche dell'originale, perché l'intento dell'edizione è interpretativo e non diplomatico » (p. lxi). Per fortuna sarà possibile anche un immediato riscontro con i facsimili aggiunti. Il copista è probabilmente lo stesso autore del compendioso volgarizzamento. Linguisticamente il codice è ancor più prezioso perché rappresenta la modesta forma rustica del dialetto.

Quanto al problema concernente l'uso dei tempi nel manoscritto, l'editore Folena osserva tra l'altro : « l'incertezza è resa più acuta dal fatto che nel nostro testo non solo si ha l'alternanza normale nello stile narrativo degli antichi testi romanzi tra presente storico e perfetto, ma il presente assume spesso un valore semantico particolare in rapporto alle illustrazioni. Se in molti casi la sequenza dei tempi nel contesto o il riscontro con la Vulgata geronimiana (che usa di massima il perfetto nella narrazione) ci ha permesso di intervenire con relativa sicurezza (e prevalente opzione per il perfetto), rimane tuttavia un notevole margine di casi incerti, nei quali l'editore moderno non può fare a meno di operare una scelta. Abbiamo proceduto/dopo un esperimento statistico che non ci ha offerto sufficienti indicazioni per una soluzione globale/caso per caso... » (p. LXIV).

Il diretto riscontro con l'originale, opportunamente riprodotto in questa magnifica edizione, permette al lettore di rendersi conto direttamente di molti casi particolari e anche di correggere le eventuali sviste di trascrizione e gli eventuali errori di stampa che del resto sono rari : ne ho trovati soltanto due a p. LVII e 120.

Il « Glossario » con cenni etimologici (p. 120-141), dovuto anch'esso alla facita di Folena, è un prezioso contributo documentario al vocabolario del padovano del sec. XIV per il quale i lavori preliminari sono finora assai scarsi. Vi sono registrate tutte le voci dialettali e i vocaboli dotti non usuali. Non vi mancano rinvii tra sinonimi o affini, specie nella frequente alternanza caratteristica del testo tra latinismi ripresi dalla Vulgata e forme popolari, come p. es. *tabernaculo* e *pavigyon* che rendono il latino *tabernaculum*, oppure *veneno* e *tòsseo*. Sotto il lemma del verbo nella forma dell'infinito vengono registrate anche altre sue forme, p. es. s. v. *andare* 13 forme, s. v. *dure* 15 forme, s. v. *possere* 'potere' 19 forme. Vi si trovano anche voci non citate altrove, neanche nel *Vocabolario veneziano e padovano* di G. Patriarchi (Padova, 1821). Il ricco glossario agevola assai la lettura del testo.

Come già l'ottima edizione critica dell'*Eneas vulgarizzata per Angilu di Capua* (Palermo, 1956), anche questa fa onore al valente studioso Gianfranco Folena il quale sta svolgendo una bellissima attività scientifica all'Istituto di storia della lingua italiana dell'Università di Padova e come direttore dell'Istituto di Lettere della Fondazione G. Cini a Venezia. Nel ricco piano di questo secondo Istituto, piano già in esecuzione, figura anche un grande Vocabolario storico del veneto, una serie di dizionari regionali veneti coordinati, una serie di « Quaderni dell'Archivio Linguistico Veneto » (già usciti due numeri), un'altra serie di « Fonti e testi per lo studio della Civiltà Vedeziiana », un dizionario speciale delle commedie dialettali di Carlo Goldoni, ecc. ecc. Tali vocabolari saranno assai utili anche per lo studio dell'espansione del veneto in regioni alloglotte, p. es. nell'Adriatico, nell'Ionio, nell'Egeo, nel Mar Nero e nell'Oriente mediterraneo<sup>1</sup>. Folena inoltre è direttore anche dell'« Atlante Linguistico Mediterraneo » presso lo stesso Istituto della Fondazione Cini; dopo dieci anni di lavoro preparatorio (1956-1965) il materiale per codesto atlante è già stato raccolto ed è in corso la stesura delle carte geografiche<sup>2</sup>. Trovandosi Folena nella sua bella età, possiamo esser certi ch'egli

1. Cfr. la sua relazione al Premier Congrès internat. de dialectologie générale, *Communications et Rapports*, Louvain, 1964.

2. Cfr. il *Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo*, 5-6, Firenze, 1964, « Notiziario », p. 317-324.



non avrà soltanto iniziato codesti lavori ma che li condurrà a termine cogliendone i frutti. *Quod est in votis!*

M. REGULA — J. JERNEJ, *Grammatica italiana descrittiva su basi storiche e psicologiche*, Bern-München, Francke Verlag, 1965, 296 p., tela fr. sv. 24. — Già dal solo titolo si rileva che qui si tratta di un nuovo tipo di grammatica, alla quale, tuttavia, non mi pare che si adatti perfettamente l'attributo di « descrittiva » avendo esso oggi (specialmente presso gli studiosi americani) assunto un significato affatto ben diverso. La grammatica di cui si tratta non è infatti di tipo strutturalista, com'è la *Descriptive Italian Grammar* di R. A. Hall Jr. (New York, 1948), bensì un'opera che trova parziale riscontro nella *Grammaire française explicative* (2ª ediz. Heidelberg, 1957) di M. Regula stesso. Il libro è in primo luogo dedicato all'insegnamento superiore dell'italiano all'estero, ma anche lo studioso in genere potrà trovarvi impostazioni e soluzioni originali e suggestive. Gli autori si sono proposti di rinnovare la materia tradizionale con nuovi fermenti sia dal campo della filosofia delle lingue sia da quello della psicologia e della storia della lingua italiana (p. 5).

È un manuale destinato soprattutto agli stranieri che vogliano approfondire le conoscenze dell'italiano attuale tenendo conto anche dei riscontri con le fasi anteriori della lingua. Accanto alle normali spiegazioni, il lettore vi trova analisi psicologiche e rinvii a esempi paralleli del latino classico. Gli autori sono riusciti a collegare le ricerche sincroniche con quelle diacroniche, senza perdere di vista il fattore strutturale, v. per es. il capitolo dedicato al consonantismo o quello in cui sono trattati caratteristici fenomeni sintattici dell'italiano.

Sobria e sintetica la parte dedicata alla fonetica dove interassano particolarmente le regole sulla pronuncia delle vocali *e o* toniche. Chiaro e ricco di osservazioni il capitolo sui vocaboli, diviso in due parti: semantica e formazione di parole. Nell'elenco delle opere consultate non trovo però citati i lavori di S. Ullmann e P. Guiraud. Il tutto è presentato con rigoroso metodo critico.

La morfologia e la sintassi — a cui sono dedicati quasi tre quarti del volume (p. 76-291) — sono trattate insieme e il vantaggio che ne risulta è evidente venendo svolte in tal modo parallelamente sia le singole forme che il loro modo d'impiego nella frase. Sono assai utili gli esaurienti elenchi di prefissi e di suffissi (p. 55-68). Particolarmente gradita sarà l'abbondante esemplificazione, specialmente agli utenti non italiani della grammatica. Gli esempi sono in parte tolti dalla lingua colloquiale e in parte da autori contemporanei, dato il carattere sincronico della grammatica.

Nella sintassi gli autori hanno procurato in primo luogo di ricondurre le singole specie di frasi alle « cinque categorie fondamentali del pensiero umano — giudizio, supposizione, volizione, interrogazione e contemplazione ». L'innovazione principale dell'opera è costituita tuttavia dalla nuova strutturazione degli elementi della proposizione in undici categorie sintattiche, in sostituzione della tradizionale classificazione che consiste in una lunga serie di « complementi » distribuiti secondo criteri puramente semantici. Questa impostazione originale con la funzionale classificazione dei sintagmi della frase è basata in buona parte sopra importanti lavori anteriori del Regula nel campo del francese e del tedesco, lavori che in questa grammatica vengono opportunamente adattati ai bisogni specifici dell'italiano.

È stato questo un felice connubio di due autori, di due generazioni, due formazioni e scuole diverse, ma che si completano a vicenda. Tutt'e due docenti universitari già da decenni, hanno potuto valersi della propria lunga esperienza in questo campo specifico degli studi linguistici. L'esimio sintattista Regula ha trovato un degno collaboratore in Jernej, autore lui stesso di un'ottima grammatica italiana scritta per Croati e Serbi che ha già avuto tanta fortuna (dal 1950 al 1965 ne sono uscite cinque edizioni), ma che, per modestia dell'autore, non figura fra le « Opere consultate » a p. 7. Sono ben lieto d'aver caldeggiato e decisamente appoggiato fin dal primo momento l'idea della compilazione di codesta grammatica, idea sorta e concretata proprio a Zagabria.

Zagreb.

Mirko DEANOVIČ.

B. E. VIDOS, *Prestito, espansione e migrazione dei termini tecnici nelle lingue romanze e non romanze. Problemi, metodo e risultati*, Firenze (Olschki) 1965, p. VIII 423. — Nella nota collezione dell' *Archivum Romanicum* (dell'editore fiorentino L. S. Olschki), ove era apparsa nel 1939 la poderosa *Storia delle parole marinaresche italiane passate in francese*, e da qualche anno la traduzione italiana dell'ormai classico *Manuale di linguistica romanza*, B. E. Vidos ha molto opportunamente riunito una ampia serie di suoi contributi, dedicati soprattutto alla storia di parole e al problema del prestito con varie considerazioni di ordine generale e metodologico.

Queste ultime sono esposte principalmente nei due articoli inediti posti alla fine del volume come conclusione e ricapitolazione di importanti risultati, intitolati rispettivamente *Migrazione popolare e migrazione dotta* (p. 345-353) e *Les termes techniques et l'emprunt* (p. 355-378). Il Vidos è, com'è noto, uno studioso esertissimo delle analisi dei prestiti, un attento esploratore delle fonti ed un sagace e meticoloso interprete e ricostruttore delle vie seguite dalle parole nelle loro migrazioni in varie lingue europee, sempre bene ancorato alla cronologia delle attestazioni e alla interdipendenza e affinità del campo semantico costituito da particolari tecnicismi terminologici.

Utile è il concetto di « migrazione dotta » (« gelehrte Wanderung »), introdotto dall'A. fin dal 1934 per indicare l'espansione di una parola « che non si deve al fattore storico né a quello geografico... in contrasto con la migrazione popolare (« volkstümliche Wanderung ») in cui le voci seguono la linea storica e geografica... » (p. 348). Si tratta di parole che risultano documentate nelle varie lingue per via libesca (a volte in semplici traduzioni) e sono spesso esotismi di scarsissima circolazione e di vita effimera. Egli cita l'esempio paradigmatico di *galea* (p. 350) che per essere attestato nel sec. IX negli scritti basso latini di Asser, vescovo inglese di Sherborne, aveva traviato il giudizio degli studiosi circa le vie d'espansione e l'etimo di questa importante voce; mentre tale testimonianza è dovuta a « migrazione dotta » e sta a dimostrare unicamente che « la famosa nave conosciutissima nel sec. IX e anche prima non solo nel Mediterraneo... ha potuto venire a conoscenza di un vescovo inglese ». In un limpido specchietto il V. traccia subito dopo le vie seguite dalla voce nella normale diffusione dovuta a fattori storico-geografici per cui dal greco mediev. γαλέα (IX s.) si giunge, attraverso vari anelli, allo spagn. *galea-galera*, ecc.

Nel contributo finale l'A. si sofferma e cerca di definire il concetto di tecnicismo lessicale, illustra l'importanza degli *hapax* e delle parole isolate nei testi non soltanto ai fini



linguistici, ma anche storico-culturali, le curiosità lessicologiche dovute ad autori di dizionari (ad es. l'Oudin) o a traduttori ecc. Egli insiste sul fattore cronologico come decisivo per un giudizio sul prestito (tipico il caso del franc. *voguer*, documentato indirettamente già prima del 1049, per cui tale verbo non ha di certo viaggiato, come si era creduto, da Sud verso il Nord della Francia e l'etimo non è il medio alto ted. *wogen*, ma l'ant. basso ted. *wogon* > a. fr. *voguer*, XI sec. > it. *vogare*, XIII sec. ecc.). Egli esamina successivamente alcuni casi di retrodatazioni di parole che si possono postulare mediante alcuni prestiti; classifica poi i vari tipi, distinguendo quelli avvenuti per via orale o per via scritta o mediante traduzioni; sottolinea l'importanza dei fattori favorevoli alla mutazione ed in particolare il bilinguismo ed infine espone il suo principio dell' *etimologia organica* (p. 376-7) che in generale mi sembra plausibile. Osserva il V. (p. 269) « Il y a plus de vingt-quatre ans, en étudiant les termes de marine italiens introduits en français et dans les autres langues, nous avons observé le fait suivant. Plusieurs termes de marine français, p. ex. noms de cordage, de voiles, de vents, etc., désignant des objets ou des notions en rapport étroit et organique, ont la même histoire et la même origine. Ce phénomène, qui au premier abord semble étonnant, est par contre tout à fait naturel si l'on tient compte du fait que dans un vocabulaire technique le sens original, le vrai (ἔτυμος) sens (λόγος) d'un mot, c'est l'objet qu'il désigne.. » Anche se l'esempio del fr. *orin* dall'oland. *oorring* è stato severamente criticato da German Colon in « *RLiR* » XXV (1962), p. 170-183 (senza peraltro giungere ad una soluzione del problema etimologico), ci pare che il concetto sostenuto dal Vidos sia pienamente valido e che offra un utile sostegno complementare allo studio etimologico; « En vertu de l'étymologie organique, un mot d'un vocabulaire technique, dont l'origine est inconnue peut avoir, si d'autres facteurs ne s'y opposent pas, la même catégorie idéologique surtout si la date d'apparition du mot en question est plus ou moins identique à celle des autres mots de la même catégorie idéologique ... ».

Nel volume sono riuniti 21 saggi apparsi negli ultimi 32 anni in varie riviste, dedicati allo studio di termini tecnici, soprattutto nel settore della nomenclatura marinara in cui, com'è noto, il V. è un eccellente specialista, e con ampi *excursus*, ad es., sui nomi di stoffe di varie lingue e di provenienza neerlandese, ecc. Tutti gli articoli sono stati abbondantemente rimaneggiati ed aggiornati con bibliografia recente (i dizionari etimologici romanzi, pubblicati negli ultimi anni, hanno ampiamente utilizzato le esemplari ricerche del V.). Essi sono ristampati nella lingua nella quale furono precedentemente redatti (francese, tedesco e italiano; non sono da sottacere le straordinarie doti poliglottiche dell' A., di origine ungherese, e da alcuni decenni professore in una università olandese). Come osservazione particolare dirò soltanto che se l'ipotesi del Vidos a proposito dell' etimo di *falò* (p. 137-8), dal greco medio \*φαρός (gr. φάρος), è esatta — come par probabile — (vedi anche Prati, *VEI* p. 410), a sostegno del passaggio di -r- a -l- nel toscano occidentale si poteva citare ad es. *maidlica* da Majorica (*insula*) 'Maiorca' — donde proviene attraverso Pisa l'artigianato della *maiolica* — e altri casi ricordati in una mia nota di *Paideia* XIII, 1958, p. 103-4.

Il meritorio volume è fornito di ottimi indici dei soggetti trattati e delle parole citate.

G. B. PELLEGRINI.

Thomas S. THOMOV, *Ispánska fonétika (Manual de Fonética Española)*, Les éditions d'état « Science et Art », Sofia 1965, 169 pages. — Ce livre de phonétique espagnole est le premier d'une série de manuels destinés avant tout aux étudiants de langue et littérature espagnole de l'Université de Sofia. L'ouvrage de M. Thomov est divisé en trois parties principales : 1) Une partie générale qui traite de l'objet du présent manuel de la phonétique de la langue espagnole contemporaine, puis de la phonétique en général et de son développement, du langage humain, de l'appareil articulatoire, des sons et de la graphie, des sons et des phonèmes et de leur classification. Cette partie est précédée d'une introduction (p. 1-8) qui représente un bref exposé historique de la langue espagnole. 2) a. Les voyelles et les consonnes espagnoles (p. 34-73). Dans cette partie qui constitue le noyau de l'ouvrage ont été analysées avec beaucoup de soin et de précision les notions fondamentales sur ces voyelles et consonnes, leur articulation ainsi qu'un grand nombre de variantes. b. Le son dans des groupements de sons (p. 74-124). Ici ont trouvé place de même l'orthoépique et l'orthographe. 3) Exercices et textes phonétiques : (p. 124-185). A ces trois parties il faut ajouter : un index des noms (p. 156-162), la bibliographie des travaux utilisés par l'auteur (p. 163-164) et enfin la Table des matières (p. 165-169).

Le manuel de M. Thomov est le fruit de longues années d'expérience et d'observation sur la phonétique des langues romanes en général (M. Thomov est auteur d'une phonétique de la langue française). L'auteur de la présente phonétique, connaisseur remarquable d'un grand nombre de langues, romanes et non romanes, est doué d'une rare capacité innée de discerner les nuances phonétiques des langues. Fort de ces données générales et spéciales en matière de phonétique et aidé par d'excellents ouvrages de phonétique espagnole — il tient présent d'une façon particulière le *Manual de pronunciación española* (10 éd., Madrid, 1961) de T. Navarro Tomás — l'auteur bulgare réussit à donner l'essentiel de la phonétique espagnole à l'intention de ses étudiants.

La description des voyelles et des consonnes, partie principale de ce travail, est esquissée avec une très grande simplicité et une très grande clarté. Grâce à sa sensibilité nourrie par les études M. Thomov arrive à donner aussi des descriptions qui portent l'empreinte certaine de ses considérations personnelles. En voilà deux exemples particulièrement heureux, le premier concernant l'*i* ouvert et, le second, la formation des consonnes fricatives que l'on pourrait comparer aux données fournies par l'auteur espagnol sur ces mêmes sujets. M. Navarro Tomás décrit la voyelle en question de la façon suivante : « Vocal semejante a la anterior (à *i* fermé), pero con articulación menos avanzada hacia los alvéolos superiores y con abertura algo más amplia entre la lengua y el paladar » (cf. p. 47). Et M. Thomov : « Somme toute, l'articulation de ce phonème s'approche de celle de l'*i* fermé, sans que toutefois l'articulation tende tellement vers les alvéoles des dents supérieures et la langue est soulevée un peu moins vers le palais » (cf. p. 38). De même pour la consonne fricative on lit chez le premier auteur : « ... el labio inferior, con la parte interior de sus bordes toca suavemente el filo de los incisivos superiores, dejando salida al aire por los intersticios que entre ambos órganos resultan ; la salida del aire es hacia las comisuras de los labios mayor que por el centro de la boca ; la lengua, entretanto tiende a formar la articulación del sonido siguiente ; velo del paladar, elevado ; glotis, muda ». Et le second auteur : « ... les incisives supérieures surmontent la lèvre inférieure ou mieux encore la lèvre inférieure se place un peu plus

en arrière, au-dessous des incisives supérieures, de façon qu'il se forme une fente horizontale très étroite à travers laquelle s'introduit le courant d'air en produisant un frottement. La langue n'occupe pas une position bien spéciale ou plutôt elle se prépare à en assumer une en vue de l'articulation du phonème qui doit suivre ». Quant à la prononciation des consonnes les particularités dialectales et populaires les plus caractéristiques ont été prises généralement en considération. C'est une circonstance certes qui a une grande importance surtout pour une langue comme l'espagnole. Ce manuel de phonétique de la langue espagnole, le premier qui ait jamais été écrit en Bulgarie, vient combler avantageusement une lacune dans les études linguistiques romanes de ce pays et constitue un vrai succès pour l'infatigable romaniste bulgare.

Ivan PETKANOV.

Fernand CARTON, *François Cottignies dit Brûle-Maison (1678-1740). Chansons et pastouilles. Édition critique avec introduction, étude grammaticale et glossaire.* Société de dialectologie picarde, VII. Arras, 1965, 439 pages. — C'était un curieux homme, ce Brûle-Maison, « mercier par profession, rimeur par vocation et baladin par plaisir ». Il était non seulement colporteur et chanteur de chansons, mais aussi auteur. Doué d'un incontestable talent, il a su se créer une originalité en joignant aux productions habituelles des autres marchands des chansons en patois, dans lesquelles, en bon Lillois, il brocardait les travers, les sottises des gens du « plat pays » voisin, les Tourquennois. Ces chansons eurent beaucoup de succès et Cottignies est resté célèbre parmi les poètes patoisants. Avec patience M. Carton a recueilli les documents qui pouvaient faire revivre pour nous la personne de cet auteur, il a recherché ses œuvres dispersées, collationné les manuscrits et les textes publiés. Et il nous donne une édition critique aussi complète que nous pouvons le désirer. Dans une copieuse introduction (p. 15 à 102) il étudie l'auteur et son milieu (le métier de chanteur à Lille aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, la vie de ce temps-là, les pèlerinages), les œuvres, leur valeur littéraire, historique, linguistique, les manuscrits et les imprimés. Il donne ensuite l'édition des 69 pièces qu'il pense authentiques, et en appendice le texte de sept autres poèmes (p. 103 à 382). Une étude grammaticale et un glossaire terminent le volume (p. 383 à 406).

L'intérêt littéraire de l'œuvre de Cottignies n'est peut-être pas considérable, bien qu'il soit loin d'être nul : il y a dans ces chansons une verve, une gaieté, un pittoresque qui ne sont pas qualités négligeables. Mais l'intérêt est surtout linguistique. Cottignies, qui use volontiers lui-même du français régional, fait parler ses personnages en patois de Lille ou de Tourcoing. Il prenait plaisir à ces jeux du langage. C'est ainsi que dans la *Belle curiosité* il énumère, comme le ferait un dialectologue, les synonymes d'*ivrogne* dans différents terroirs : *blasé*, *bacronné*, *esquelette*, *coup d'houlette*, *bouffi*... Aussi M. Carton a-t-il eu raison d'attacher de l'importance aux variantes de ces textes, à l'explication phonétique, morphologique et lexicologique. On lui est reconnaissant d'avoir donné dans son « Étude grammaticale » une liste des traits qui apparaissent dans l'œuvre de Cottignies et d'avoir groupé dans son glossaire les mots présentant une particularité morphologique ou sémantique, et de les avoir fait suivre des références à l'*FEW*. La littérature patoise, trop longtemps négligée, connaît depuis quelque temps un regain d'intérêt en France, et des romanistes connus, comme F. Deloffre, J. Pignon, G. Straka, n'ont pas craint de donner tous leurs soins à des éditions de textes franciens, poitevins,

stéphanois, comme s'il se fût agi de la Chanson de Roland ou du Saint-Alexis. Que M. Carton soit félicité d'apporter, avec son excellente édition, sa contribution à cette œuvre d'intérêt national.

M. A. BORODINA, *Morphologie historique du français*. Leningrad, 1965, un vol. cartonné de 230 pages. — Ce manuel, comme le précédent du même auteur, *Phonétique historique du français* (voir le c. r. dans *RLiR* XXVI, p. 245), est destiné aux grands étudiants des universités de Russie. Sa première caractéristique est de faire une place importante aux dialectes de l'ancienne France d'oïl et aux patois qui les continuent; on sait que M<sup>me</sup> Borodina a étudié tout particulièrement le lorrain. Les traits dialectaux qu'elle présente à l'aide de cartes mettent en relief certaines tendances de la morphologie du français. C'est ainsi que la décadence de l'expression flexionnelle du genre dans les adjectifs est illustrée par la carte 1391 de l'*ALF* qui montre le couple *vif*, *vive* devenu *vif*, *vif* ou *viu*, *viv* ou *vi*, *vi*, suivant les lieux. C'est ainsi que la carte 13 montre le remplacement des anciennes formes *septante*, *nonante* par *soixante-dix*, *quatre-vingt-dix* dans un mouvement qui va de l'ouest à l'est. Une autre caractéristique de cet ouvrage est de présenter les questions disputées avec les documents d'une bibliographie remarquablement à jour. On y trouve, par exemple, l'exposé de la pensée de M. de Poerck dans son article de 1963 sur l'origine de la désinence *-ons*, de lat. *-amus*, *cantomps* du Saint-Léger, *parlomme* du Poème Moral. Il faut signaler encore cette caractéristique : ce livre est un manuel, il comporte à la fin de chaque chapitre un résumé « L'essentiel à retenir », des exercices et des « sujets à étudier » dont la lecture est suggestive. On pourra évidemment ne pas être toujours de l'avis de M<sup>me</sup> Borodina et même relever des erreurs : qu'elle me permette de lui signaler que sa carte de la répartition des atlas linguistiques par régions n'est pas du tout à jour. Il reste que ce livre bien documenté, ouvert aux problèmes les plus difficiles, intéressera non seulement les étudiants de M<sup>me</sup> Borodina mais tous ceux qui ont à apprendre ou à enseigner l'histoire de la morphologie française.

Paul ALEX, *Le patois de Naisey*. Collection de linguistique bourguignonne et comtoise, publiée par R. Lorient. Paris, 1965, 331 pages. — Voici le 1<sup>er</sup> volume d'une nouvelle collection, qui apparaît en marge de l'Atlas linguistique de la Bourgogne et de la Franche-Comté en préparation. Naisey est un village comtois proche de Besançon, dans ce département du Doubs qui, M. Lorient le fait remarquer dans sa Préface, est l'un des mieux prospectés de France, grâce aux travaux de Roussey, Grammont, Boillot et plus récemment de l'abbé Garneret. La monographie de M. Alex est cependant la bienvenue, parce qu'elle est l'œuvre d'un homme qui connaît particulièrement bien ce patois pour l'avoir parlé la plus grande partie de sa vie et qui a su le recueillir et l'étudier avec un soin exemplaire. L'ouvrage se compose d'une phonétique comparée des patois de Naisey et de Glamondans, villages voisins l'un de l'autre, d'une grammaire, d'un glossaire, d'une étude sur les noms de lieux-dits et d'une transcription de fables de La Fontaine en patois. Sauf dans la première partie, il s'agit uniquement du parler de Naisey. M. Alex, dans sa phonétique, n'a pas craint d'étudier parmi d'autres une question fort délicate, celle de l'accent tonique. On sait que des parlers de l'est connaissent une crise de l'accent et que la tendance à allonger la syllabe initiale peut donner l'impression qu'elle est devenue

tonique ou que le mot n'a pas d'accent tonique. Les phonéticiens auront à s'occuper de ce problème. En attendant, M. Alex l'a posé, pages 72 à 74. Il y a beaucoup d'autres questions intéressantes dans ce volume. J'ai seulement voulu le signaler à l'attention des dialectologues.

*Crestomatia del español medieval* por Ramón MENÉNDEZ PIDAL, con la colaboración del Centro de Estudios históricos, acabada y revisada por Rafael LAPESA y Maria Soledad de ANDRÉS. Tome I. Seminario Menendez Pidal, Madrid, 1965, VIII + 363 pages. — Le recueil dont paraît le 1<sup>er</sup> volume est d'abord l'oeuvre de don Ramón MENÉNDEZ PIDAL. C'est lui qui en a eu l'idée, qui en a fait le plan et réuni la plupart des matériaux ; beaucoup de ces textes ont été copiés de sa main. Cependant, dès le début, ses collaborateurs du Centre d'Études historiques tinrent à honneur d'aider leur maître : des transcriptions sont d'évidence de la plume d'Américo Castro et de Navarro Tomás. En 1935 don Ramón chargea M. Rafael Lapesa de réviser et de compléter les matériaux de la première époque. Malheureusement le travail fut interrompu et ne put reprendre qu'en 1954 lorsque fut créé le « Seminario Menéndez Pidal ». Grâce à l'aide que lui apporte Maria Soledad de Andrés, M. Lapesa a pu achever heureusement ce recueil. Il renferme des documents littéraires et non littéraires qui vont du début à l'année 1325. Les trois premières parties contiennent des documents non littéraires antérieurs à 1140 et des « canciones mozarabes » du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles (p. 1 à 31). Une quatrième partie présente des morceaux importants du *Cantar de mio Cid* (p. 32 à 50). Après une cinquième partie consacrée au *Mystère des Rois Mages* et aux textes contemporains (p. 51 à 80), les textes du début du XIII<sup>e</sup> siècle et de l'époque de Berceo occupent les p. 81 à 199. Viennent alors l'époque d'Alphonse X le Sage (p. 200 à 292) et de ses successeurs (p. 293 à 357). Pour tous ces textes nous est offerte une édition extrêmement fidèle contenant toutes les indications philologiques nécessaires, les lettres abrégées étant notées en caractères italiques et certaines formes de lettres étant respectées. On pouvait attendre pareil respect, pareille fidélité des deux maîtres qui ont uni leurs efforts. M. Lapesa termine son avant-propos sur le souhait que cette anthologie éveille le désir de mieux connaître la langue, la littérature, l'histoire et la vie de l'Espagne médiévale. Nul doute que ce souhait sera entendu des jeunes romanistes, et aussi des moins jeunes qui auront la bonne fortune d'ouvrir ce beau livre.

P. GARDETTE.

Michel BREAL, SEMANTICS. *Studies in the science of meaning*. Translated by Mrs Henry Cust. With a New Introduction by Joshua Whatmough. Dover Publications, Inc. New York. 1964. 1 vol. de 340 pages. — L'oeuvre de Bréal fut traduite en anglais trois ans après sa publication, c'est-à-dire dès 1900 et imposa la conception et la désignation de la science nouvelle à la linguistique anglo-saxonne. Les éditions successives montrent le succès incontestable que connut l'ouvrage en France. Depuis lors la science inaugurée par Bréal a connu un développement considérable et s'est engagée sur des voies nouvelles que l'auteur de l'Essai ne semble pas avoir prévues. A l'heure actuelle, il ne semble pas qu'on lui témoigne autre chose que la déférence due à un grand ancêtre auquel on reste reconnaissant d'avoir montré le chemin. Il est significatif, par exemple,

que le *Précis de sémantique française* de M. S. Ullmann ne fasse que rarement allusion au livre de Bréal. Dans son introduction, M. J. Whatmough, titulaire de la chaire de linguistique à l'Université de Harvard, montre au contraire tout l'intérêt que présente à l'heure actuelle l'œuvre de Bréal et ce que la sémantique d'aujourd'hui peut en tirer. Ce qui justifie cette nouvelle traduction de l'Essai.

Benvenuto TERRACINI, *Lingua libera e libertà linguistica*. Giulio Einaudi, editore. Torino 1963. 1 volume de 224 pages. — Dans cet ouvrage, qu'il présente comme une introduction à la linguistique historique. M. B. Terracini se propose d'établir quels sont les buts, la méthode et les limites d'une histoire de la langue comprise comme une forme particulière de l'histoire de la culture. Voilà qui rappelle l'ouvrage de Ch. Vossler, *Langue et Culture de la France*, que notre auteur cite à plusieurs reprises, mais dont le dessein est différent. Une première partie définit ce qu'est la liberté du langage à partir des fondements théoriques sur lesquels elle repose et qui la conditionnent. (Ch. I : *Libertà linguistica*, ch. II : *Lingua libera*). La seconde partie montre que la langue est avant tout un dialogue et quelles conséquences découlent de cette conception. L'auteur étudie en deux chapitres : III : *La lingua come dialogo*, IV : *La lingua come tradizione*, les positions du locuteur et de l'interlocuteur dans cette entente réciproque et cette collaboration d'où sort la langue comme tradition d'une forme déterminée de culture. Le dernier chapitre (*Esemplificazione e conclusione*, *La lingua delle Origini*, *Considerazioni metodiche*) cherche à appliquer toutes ces considérations théoriques à une situation concrète : l'histoire de l'italien depuis ses origines. Ce travail d'analyse et de classification, rendu nécessaire par une recherche rigoureuse sur la nature du langage, n'a pas fait perdre de vue à l'auteur le principe essentiel que le langage doit toujours être compris comme une activité de l'esprit et par conséquent observé et interprété comme « langage en action ». De là vient cet intérêt pour tout ce qui relève de la stylistique, que M. Terracini étudiera dans un prochain ouvrage, et cette attention portée aux formes du parler populaire, toute naturelle chez un maître de la géographie linguistique, sans cesse en contact avec la réalité du langage.

Gustave COHEN, *Le subjonctif en français contemporain*. Tableau documentaire. 2<sup>e</sup> Edition. 5<sup>te</sup> d'édition d'enseignement supérieur. Paris, 1965. 1 vol. de 295 pages. — La nouvelle édition d'un ouvrage prouve le succès obtenu par la précédente. Nous n'avons donc pas à redire ce qu'à ce moment nous avons dit pour présenter « Le subjonctif en français contemporain ». (Cf. *RLiR* Nos 95-96 p. 419). Cette seconde édition, imprimée, se présente plus agréablement que la première, qui était seulement photocopiée. La bibliographie a tenu compte des travaux parus depuis 1960 ; de même, des exemples récents d'emploi du subjonctif ont été ajoutés (par exemple p. 62 où le § 10 est entièrement remanié, ou p. 120). L'auteur signale qu'une page d'exemples de futur et de conditionnel en proposition concessive, qui avait été égarée lors de l'établissement d'une des copies du manuscrit a retrouvé sa place. Ce qui concerne le subjonctif éventuel subordonné a été précisé et complété. M. Cohen note qu'il se manifeste présentement un regain de goût pour le subjonctif éventuel. On peut relever de nombreuses modifications de détails qui améliorent souvent la qualité du texte et poussent la précision de l'analyse. Des additions, qui auraient trouvé place difficilement dans le corps de l'ouvrage après la



mise en pages, sont rassemblées à la fin du volume : elles sont peu nombreuses et les renvois ne causent aucune gêne au lecteur. L'aperçu final a été quelque peu étendu mais n'a rien perdu de son mordant. Les souhaits que formule M. Cohen sont d'ailleurs modérés et apparaissent conformes à la plus saine raison (la grammaire qui doit être apprise et celle qui doit être consultée, est une suggestion pleine de bon sens). L'index qui termine l'ouvrage a été enrichi ; il en rend la consultation très aisée. Nul doute que cette seconde édition soit accueillie avec autant de faveur que la première. Ce « tableau documentaire » rendra aux utilisateurs les plus grands services.

Åke GRAFSTÖM, *Un Suédois traverse la France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Journal de voyage de Bengt Ferrner*. Extrait des « Acta Universitatis Stockholmiensis ». New Series 2. Brochure de 56 pages. — Dans cet article M. Grafström a résumé du Journal de voyage de Ferrner ce qui concerne ses déplacements en France ; il a ajouté ici et là les explications nécessaires et des observations personnelles. Cette lecture est fort intéressante : d'abord Bengt Ferrner a parcouru en France des régions variées, ensuite c'est un voyageur qui sait observer et qui ne manque pas d'humour ni de franchise. Or il arrive que Ferrner note au cours de son voyage en province plusieurs formes dialectales : il fait en quelque sorte de la géographie linguistique. M. Grafström a dressé la liste, de la p. 44 à la p. 56, des mots français ou occitans qui lui ont paru mériter d'être relevés, pour une raison ou pour une autre, soit une vingtaine de mots que les dialectologues auront peut-être quelque plaisir à retrouver. Le mot « cantatrice », par exemple dont la première apparition est donnée par Bloch-Wartburg en 1762 est utilisé par Ferrner en 1761. Voilà une date qui intéressera sans doute M. Quemada (3<sup>e</sup> volume des « Datations et Documents lexicologiques, lettre C »).

Gunnar von PROSCHWITZ, *Drame. Esquisse de l'histoire du mot*. Uppsala. Almqvist et Wiksells, 1964. 1 Vol de 50 pages. — Cette étude reprend, en les développant, un certain nombre des idées contenues dans une conférence présentée le 25 juillet 1963 au cours du XV<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale des Études françaises et publiée dans les Cahiers de mars 1964, sous le titre « Le mot « drame » et ses changements de valeur, du « Diable boiteux » à la « Comédie humaine » ». Les dictionnaires étymologiques n'accordent au mot « drame » que 250 ans d'existence, à la suite de Littré qui l'a relevé dans le roman de Le Sage. M. von Proschwitz montre qu'en fait le mot apparaît dans l'édition refondue de 1726 et non dans la première édition, comme le notent ceux qui ont démarqué le dictionnaire de Littré. Partant du texte de Le Sage, qu'il analyse minutieusement, l'auteur prouve que le mot « drame » y signifie « pièce de théâtre représentée dans les collèges des Jésuites » et qu'il a une valeur péjorative. Ces pièces, en effet étaient représentées surtout lors des distributions de prix et étaient en latin. Les programmes qui ont été conservés les nomment au xvi<sup>e</sup> siècle fréquemment « drama » (panegyricum, tragicum, comicum), au sens de « pièce de théâtre ». Or « drama », quand il est traduit, ne l'est pas par « drame » mais par « pièce dramatique », et cela en 1700 encore. C'est furtivement que le mot s'est glissé dans les programmes français des pièces de collège : c'était un mot auréolé du prestige du grec et il n'était pas contaminé par le théâtre profane pour lequel l'Église, à cette époque, était sévère. Le premier exemple que M. von Proschwitz a relevé du mot « drame », dans le titre d'une pièce

de théâtre de collège date de 1696. Est encore un « drame », « La Défaite de Solécisme » par Despautère, représenté en 1699. C'est à cette pièce que Le Sage ferait allusion. Les dictionnaires du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle n'ont pas admis dans leurs colonnes le mot « drame », C'est au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle que l'emploi du terme se généralise et que sa signification s'étend. Mais cette victoire est difficilement acquise. M. von Proschwitz marque soigneusement les étapes du recul de « Comédie » au profit de « Drame ». Il fait l'histoire de cette controverse littéraire que se livrèrent les anciens et les modernes à propos du genre intermédiaire entre tragédie et comédie auquel Diderot avait donné le branle. « Drame » devient le terme officiel pour désigner les pièces de théâtre qui rompent avec la tradition dramatique du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle : le drame bourgeois qui mêle le comique et le tragique, la pièce à thèse, le drame moralisateur de Diderot, Beaumarchais et Sébastien Mercier. L'abbé Féraud est le premier en 1787 à enregistrer ce sens spécifique du mot « drame » et l'Académie lui ouvrira les colonnes de son dictionnaire en 1835. Il faut noter également que date du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle l'emploi figuré du mot. Alors que l'on attribue généralement cette extension de sens aux Romantiques, M. von Proschwitz le relève dans la « Correspondance Littéraire secrète » du 23 juin 1787, le signale dans les Mémoires de la Baronne d'Oberkirch (30 juillet 1782) et donne le titre d'une œuvre de Restif de la Bretonne de 1793 « Le drame de la vie ». Enfin l'auteur en arrive au Drame romantique et à Hugo. Les romantiques donnent une vie nouvelle à ce mot, mais ils en abusent et Balzac réagit vigoureusement, tout en employant lui-même un terme dont il ne peut se passer. A l'heure actuelle, si le sens figuré du mot garde toute sa vitalité, il semble bien que nos pièces modernes de théâtre aient perdu l'habitude de s'intituler « drame ».

Cette monographie, simple esquisse au dire de son auteur, est un modèle de clarté et d'élégance dans la démonstration. La méthode est rigoureuse et peut servir d'exemple pour les recherches de ce genre. Aucun détail n'échappe à la sagacité de M. von Proschwitz dont la connaissance du français, spécialement du français au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, est très profonde. Tout ce qu'il avance est fortement étayé et suppose des recherches très poussées. Des études de cette sorte devraient se multiplier pour aider la lexicologie et la stylistique.

Louis DUPONT, *Les Pièges du vocabulaire italien*. Librairie E. Droz. Genève, 1965. 1 vol de 200 pages. — En 1961 M. Louis Dupont avait publié « Les Faux Amis espagnols », ouvrage qui fut accueilli avec faveur. Avant sa mort, brutalement survenue en Janvier 1965, M. Louis Dupont avait eu le temps de terminer le présent travail et songeait à un volume de même nature sur le portugais. L'italien, comme l'espagnol, étant donné la communauté d'origine, présente avec le français des ressemblances trompeuses et le traducteur novice peut facilement tomber dans les pièges qui lui sont tendus. Il est donc très utile d'être mis en garde contre de tels dangers : c'est l'ambition de ce travail. Les mots sont présentés dans l'ordre alphabétique italien, mais une liste, à la fin du volume, donne les mots français dont la place alphabétique est autre que celle du mot italien correspondant, ce qui rend la consultation très aisée. Dans chaque article, le mot italien est accompagné de sa traduction française ou de ses équivalents. Le mot français dont la forme extérieure se rapproche du mot italien est également accompagné de sa traduction en italien. Les mots entre lesquels peut se créer une confusion sont groupés ensemble, même si ce rapprochement doit se faire au détriment de l'ordre alphabétique



et si ces mots n'ont entre eux aucun lien étymologique, car il s'agit avant tout de prévenir les confusions. Cet ouvrage rendra service assurément à tous ceux qui ont à se familiariser avec la langue italienne et même à ceux qui la connaissent bien car il relève un grand nombre d'expressions que les dictionnaires ne donnent pas toujours.

JoszeF HERMAN, *La formation du système roman des conjonctions de subordination*. Akademie-Verlag. Berlin, 1963. 1 Vol. de 274 pages. — C'est avec un retard dont nous nous excusons auprès de l'auteur, que nous signalons aux lecteurs de la Revue l'excellent travail de M. J. Herman, sur la formation du système roman des conjonctions de subordination. Le problème a été étudié par plusieurs linguistes et grammairiens dont M. Herman relève les divergences de vues et l'insuffisance des démonstrations. Le point de départ de cette étude est la constatation d'un fait évident : en latin classique, le nombre des conjonctions de subordination ou des éléments adverbiaux fonctionnant comme conjonction est relativement élevé. (L'auteur en dénombre dix-neuf sans compter les six composés de « quam »). Toutes les langues romanes ont conservé sous une forme ou sous une autre, les conjonctions « si » « quando » « quomodo » ; en outre, il existe presque partout un élément « que » (italien « che ») dont l'emploi est fréquent et les fonctions diverses. Il est, très vraisemblablement, l'héritier de « quod » et de « quia ». Cet élément a servi, au moins dans les langues romanes occidentales, à former une riche variété de locutions conjonctives. M. Herman se trouve donc placé devant une alternative qu'il présente de la manière suivante : 1° Peut-on dire, comme certains que, à la suite de l'affaiblissement du système latin des conjugaisons, chaque langue romane a développé son propre système de conjonctions au cours de son évolution interne ? 2° ou bien, le système roman, dans son ensemble, est-il déjà en germe dans l'évolution proprement latine, et, dans ce cas, quelles sont les tendances évolutives, quels sont les éléments déjà constitués qui préparent et figurent l'éclosion du système roman ? (Introduction, p. 22).

La première partie de l'ouvrage, qui relève de la grammaire historique du latin et en utilise les méthodes, est donc consacrée à l'examen détaillé de l'histoire du système des subordonnants latins depuis l'époque classique jusqu'au latin tardif et « vulgaire », c'est-à-dire jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle. Il apparaît au terme de cette enquête minutieuse, basée sur le dépouillement d'un nombre important de textes, que, « au cours de la première moitié du premier millénaire, l'évolution du système des conjonctions de subordination était caractérisée d'une part, par l'enrichissement, l'élargissement des fonctions de quelques conjonctions de subordination — ce qui signifiait aussi imprécision croissante, effacement des limites sémantiques entre les conjonctions —, et d'autre part, cette évolution était caractérisée par la création de nombreuses locutions conjonctives contenant surtout « quod », ces locutions permettant de pallier, par leur précision et leur caractère expressif, à l'imprécision croissante des conjonctions simples ». (p. 264). On reconnaîtra ici l'intervention des deux tendances générales opposées qui caractérisent l'évolution d'une langue : la tendance à l'invariabilité et la tendance à la différenciation. Une telle synthèse, il faut le remarquer, n'avait jamais encore été tentée.

La seconde partie décrit le système des subordonnants tel qu'il se présente dans la plus ancienne phase de l'évolution des langues romanes. L'auteur examine d'abord les conjonctions simples (du type « que », du type « ca » et le cas de « car » ; les formes

considérées comme remontant à « quod » en italien, frioulan et roumain ; les descendants romans de « quomodo » et les continuateurs de « si » et de « quando ».) ; puis les locutions conjonctives (locutions formées avec la conjonction « que », c'est-à-dire celles où figurent les continuateurs de « pro » et « per » latins, celles qui correspondent à « postquam » et « antequam », ou qui remontent à « dum interim quod », celles qui sont formées avec les continuateurs de « tantum », « talem », « sic » ; les locutions formées avec des conjonctions autres que la conjonction « que », c'est-à-dire avec les continuateurs romans de « quomodo » et de « quando » ; les locutions formées avec « ca » et avec « car »), enfin, dans un dernier paragraphe, les autres types de subordonnants dont la fréquence est plus faible. A la suite de cette seconde enquête, menée avec autant de soin que la précédente, l'auteur peut conclure que le système roman, dans ses lignes essentielles est l'aboutissement d'anciennes tendances évolutives latines. Ce système est caractérisé par l'existence d'un petit nombre de conjonctions simples et d'une série de plus en plus riche de locutions conjonctives ayant comme noyau la conjonction « que ».

Dans sa conclusion, M. Herman montre que le problème de l'évolution du système des subordonnants, étant ainsi conçu, évoque certains problèmes plus généraux : celui de la transition entre la structure latine et la structure romane, de même que celui des mécanismes internes qui commandent ce changement de structure.

Cette analyse, très incomplète, permet cependant d'apercevoir au moins la richesse et l'originalité d'un tel travail. Nous souhaitons qu'il trouve partout l'accueil qu'il mérite.

Cesare SEGRE, *Lingua, Stile e Società. Studi sulla storia della prosa italiana*. Feltrellini, editore Milano, 1963. 1 Vol. de 437 pages. — L'ouvrage que nous présente M. Cesare Segre, le premier de cette collection nouvelle qui porte le nom de « Critica e filologia » et dans laquelle doit paraître de M. B. Terracini une étude sur la Stylistique, est remarquable par l'originalité et la sûreté de la méthode. Plusieurs critiques l'ont déjà souligné. M. Segre a voulu montrer à partir de quels éléments la prose italienne a pu, entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, parvenir à se constituer. Il établit, avec la plus séduisante clarté, comment des écrivains, dont le tempérament était différent et les dons naturels très divers, ont cherché à atteindre des buts identiques et ont eu à résoudre des problèmes identiques. En dehors des chapitres plus généraux (La prosa del Duecento, I volgarizzamenti del Due e Trecento, Tendenze stilistiche nella sintassi del « Trecentonovelle ») l'ouvrage contient un certain nombre de monographies qui ont été jugées comme des modèles du genre. Chacun des auteurs pris comme exemple est rattaché à son temps et à son milieu. Son importance dans l'histoire de la littérature y est définie par les questions propres qu'il a eu à résoudre : rapports entre la langue de la prose et celle de la poésie, rapports entre l'italien et les modèles proposés par le latin classique, rapports entre les parlers italiens eux-mêmes, qui se différencient autant par leurs niveaux que par des oppositions dialectales. (R. L. Wagner dans le c.r. du B. S. L. de Paris). Ainsi nous trouvons, à propos des Lettres de Fra Guittone, traitées les questions suivantes : La prose de Fra Guittone, Latinismes et langue poétique, Rhétorique et syntaxe. Suivent des réflexions très importantes sur la Rhétorique de Brunetto Latini et sur le « Convivio » de Dante Alighieri. Un chapitre, qui intéressera les francistes, traite de Jean de Meung et de Bono Giamboni, traducteurs de Vegèce. L'auteur caractérise de façon très suggestive l'attitude de Jean de Meung à l'égard de son modèle italien. Quatre index

clairs et copieux complètent utilement le volume : Index des notions, Index linguistique et stylistique, Index des auteurs et des œuvres anonymes, Index bibliographique.

En dehors du plaisir et de l'intérêt que l'on prendra à lire un ouvrage aussi parfaitement documenté et construit on tirera assurément des leçons de méthode fort profitables. On souhaiterait même que M. Segre ait des imitateurs.

*Statistique et Analyse linguistique.* Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg. Centre de philologie et de littérature romanes. Bibliothèque des Centres d'études supérieures spécialisés. P. U. F. Paris, 1966. 1 Vol. de 136 p. — Ce volume présente les Actes du colloque tenu à Strasbourg du 20 au 22 avril 1964 sur « La valeur des méthodes d'analyse quantitative en linguistique ». Le but des organisateurs de ce colloque était « de mettre en contact ceux qui pratiquent ces méthodes avec ceux qui s'interrogent à leur sujet ». Les uns souhaitaient montrer aux autres et à l'ensemble des linguistes quelle orientation l'utilisation des méthodes d'analyse quantitative avait imprimée à leurs recherches et à quels résultats ils étaient parvenus. Chacun se rend compte en effet que les recherches linguistiques depuis quelques années ont pris un tournant décisif. Les faits linguistiques étaient considérés jusqu'ici presque exclusivement d'un point de vue qualitatif. A la suite des progrès accomplis dans le domaine technique pour l'enregistrement du langage et de l'information, les données quantitatives ont pris une place de plus en plus importante. Les linguistes tendent à développer le recours à la numération et à l'usage des statistiques dans l'étude de tous les faits de langue. Ils espèrent obtenir ainsi des résultats supérieurs à ceux auxquels ils pourraient parvenir par les méthodes traditionnelles. Un certain nombre d'organismes, centres et groupes de recherches se sont constitués tant en France qu'à l'étranger, parmi lesquels nous connaissons surtout le laboratoire d'analyse lexicologique de Besançon fondé et dirigé par M. B. Quemada et le Centre de recherche pour un trésor de la langue française créé et dirigé par M. le recteur Imbs à Nancy ; mais il y en a d'autres dont la liste et les caractéristiques sont données en tête de ce volume.

Chacune des interventions présente un intérêt évident dans son champ spécifique d'exploration et certains des résultats dont leurs auteurs font état apparaissent pleins de promesses. Nous avons particulièrement remarqué cet apport de la méthode quantitative dans les contributions de M<sup>lle</sup> S. Govaerts (Les initiales de vers chez Lucrèce et Virgile), de M. Arthur Bodson (Analyse quantitative dans l'étude littéraire de l'Enéide), de M. Jean Dubois (Utilisation des statistiques lexicographiques pour l'étude structurale du lexique).

A la lecture d'autres contributions on comprendra pourquoi doit être réalisé un des vœux formulés par les congressistes et qui figure à la fin des conclusions : « Il est souhaitable que les notions de base applicables en linguistique (algèbre logique, calcul des probabilités, théorie des ensembles, théorie de l'information, méthodes statistiques) prennent place dans la formation donnée par les universités aux futurs linguistes ». C'est peut-être cette ignorance qui explique la défiance que certains gardent vis-à-vis de cette nouvelle orientation de la linguistique.

Ludmiła MORAWSKA, *L'adjectif qualificatif dans la langue des symbolistes français. (Rimbaud, Mallarmé, Valéry)*. Uniwersytet im. Adama Mickiewicza W. Poznaniu. Seria filologia romańska. Nr 1. Poznań. 1964. 1 Vol. de 170 pages. — M<sup>me</sup> Morawska connaît

bien les symbolistes français auxquels elle a déjà consacré plusieurs études très délicates. Dans ce nouveau volume elle prend quelque peu de champ et se propose d'envisager un procédé dans son ensemble : l'emploi de l'adjectif qualificatif dans la langue de trois poètes : Rimbaud, Mallarmé et Valéry. Ces trois poètes représentent en effet les différentes périodes d'un même courant et incarnent les qualités essentielles de l'école symboliste. L'une des caractéristiques de cette école est justement l'utilisation à des fins expressives de l'adjectif dit « qualificatif ». En effet, à la suite de Baudelaire, « plaque tournante, qui oriente la poésie française du Romantisme au Symbolisme », comme l'écrit M. Austin, les poètes symbolistes ont confié à l'adjectif un rôle essentiel. C'est ce genre d'études que préconisait Marouzeau dans son « Précis de Stylistique ». Il faut ajouter que M. Gérard Antoine, dans un article important de la *Revue de l'Enseignement Supérieur* (1959, I), « La stylistique française, sa définition, ses buts et ses méthodes », a précisé par un certain nombre d'observations les conditions dans lesquelles une telle étude pouvait conduire à des résultats satisfaisants.

Après le chapitre d'introduction, M<sup>me</sup> Morawska consacre deux chapitres à la situation de l'adjectif dans la langue française (L'adjectif et ses fonctions. Histoire de l'adjectif qualificatif dans la langue littéraire française). C'est là une excellente base de départ pour tout ce qui va suivre. L'essentiel de l'étude est divisé très clairement en trois parties : Vocabulaire ; Valeurs grammaticales ; Valeurs stylistiques. La première question est de savoir où les poètes symbolistes ont pris les adjectifs dont ils se servent pour traduire l'expérience qui fut celle de chacun d'eux : ils ont emprunté aux langues techniques, utilisent des termes familiers ou vulgaires et des termes régionaux, surtout Rimbaud. Ils ont le goût du mot rare : archaïsmes, latinismes et néologismes. Ils usent enfin des adjectifs négatifs et des adjectifs de couleur. Un dernier paragraphe est consacré aux « valeurs-pour-un-seul », comme s'exprime Valéry, c'est-à-dire les termes que le poète, pour une raison ou pour une autre, charge d'une valeur spéciale (par ex. azur ou pur, chez Mallarmé et Valéry). Nous avons ainsi une véritable synthèse du lexique symboliste. La seconde partie est une étude des valeurs grammaticales de l'adjectif, c'est-à-dire ses valeurs morphologiques ou catégories et ses valeurs syntaxiques ou fonctions. Dans le premier paragraphe figurent : l'accord de l'adjectif, les degrés d'intensité, les degrés de comparaison. Dans le second sont étudiées outre les deux fonctions essentielles assumées par l'adjectif qualificatif, à savoir celle d'épithète et celle d'attribut, la fonction d'opposition ou de complément déterminatif dans le cas où il se trouve en position détachée, la fonction d'adverbe pour déterminer un verbe ou un autre adjectif. A la suite de cette enquête on peut constater l'effort des poètes pour exploiter toutes les possibilités de la langue afin de faire valoir l'adjectif. On aperçoit un écart considérable par rapport à la norme aux dépens même de la compréhension du texte. Le qualificatif est ainsi mis en relief dans la mesure où cet écart frappe la sensibilité du lecteur. Cela répond au désir de séparer autant que possible la langue de la poésie de celle de la prose (J. Schérer l'avait déjà démontré dans sa thèse sur Mallarmé). Comme les procédés grammaticaux n'étaient pas suffisants pour obtenir parfaitement ce résultat, les poètes ont eu recours aux procédés stylistiques que leur offrait la rhétorique traditionnelle. C'est là le sujet de la troisième partie de l'exposé : Valeurs stylistiques. L'adjectif peut, par l'adjonction de l'article, former des noms concrets pour mettre en évidence la qualité que l'on considère dans l'être ou l'objet nommé, (au bleu de la croisée), procédé très utilisé

par les symbolistes ; il peut former des noms abstraits, surtout des noms de couleur — par exemple : blancheurs, bleuités. Il faut ajouter pour Valéry les emplois du type le pur de l'âme. L'allitération souligne et met en relief l'union intime du substantif et de l'adjectif qui l'accompagne (Basse de basalte et de laves) : procédé chéri de Mallarmé et de Valéry ! Enfin nous trouvons la répétition et l'antithèse, antithèse des couleurs notamment, directement héritées des classiques, mais pratiquées ici avec un rare bonheur. Un dernier chapitre est consacré à la transposition sensorielle ou synesthésie. Particulièrement féconde dans le domaine de la métaphore et de la comparaison, la transposition sensorielle était connue depuis l'antiquité mais elle ne pénètre en France qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est Baudelaire qui l'a érigée en doctrine esthétique dans son sonnet des « Correspondances ». Après lui les poètes chercheront l'expression simultanée et concentrée des sentiments et des sensations. M<sup>me</sup> Morawska en étudie les diverses utilisations et conclut par ces mots : « La faute des symbolistes a été peut-être de l'avoir pratiquée de façon trop suivie, de l'avoir exploitée à tout moment. La transposition est devenue une mode dont on a abusé. Comme toute mode, elle est devenue banale et on s'est vite lassé d'elle. Elle a permis pourtant de créer des images d'une rare beauté grâce à la fusion des sens, elle a surtout fait comprendre que les barrières entre le réel et l'irréel n'existaient pas dans l'art, que plus cette rupture était hardie plus elle frappait l'imagination par l'inattendu des rapprochements. C'est pourquoi la langue de la poésie gardera toujours l'image synesthésique comme élément essentiel de toute expression ».

La conclusion dresse un bilan précis des résultats obtenus par cette brillante et solide étude : on la lira avec un grand profit. Nous sommes reconnaissants à M<sup>me</sup> Morawska de nous avoir donné, sur nos poètes symbolistes, cette vue d'ensemble qui nous manquait. La connaissance que M<sup>me</sup> Morawska a du français et de toutes ses nuances est admirable ainsi que son goût et son sens de la poésie. Il reste à souhaiter que son travail franchisse largement les frontières et serve d'exemple à d'autres monographies de même qualité.

Jean BOURGUIGNON.

FALC'HUN F. *Les noms des lieux celtiques, Première série : Vallées et Plaines*. Éditions Armoricaïnes. Rennes, 1966. — L'ouvrage de M. Falc'hun s'en prend au principe qui depuis d'Arbois de Jubainville, régit toute, ou du moins encore une trop grande partie, de la toponymie française. Ce principe pourrait s'énoncer de cette façon : au début, il y avait le nom d'homme ; puis, ce nom d'homme a donné naissance à un nom de lieu. Ce processus est possible ; M. Falc'hun l'admet fort bien et l'analyse d'une façon claire pour les toponymes de formation récente : « La *Duchesnerie* et la *Dufrènerie* dérivent des noms de famille *Duchesne* et *Dufresne* » ; et plus loin : « Il fut un temps où l'on devait trouver M. *Duchesne* à la *Duchesnerie*, et M. *Dufresne* à la *Dufrènerie*, mais où, pour trouver du chêne et du frêne, il devait être plus sûr de prendre le chemin d'une *Chesnaie* et d'une *Fresnaie*. Cependant, il n'est pas exclu que M. *Duchesne* ait dû son nom à un chêne de la *Chesnaie*, et qu'une *Duchesnerie* s'identifiât donc, en fait, à une *Chesnaie*. Mais ce ne pouvait être là qu'une coïncidence exceptionnelle et passagère ».

M. Falc'hun admet aussi cette dérivation de toponymes pour les plus anciens noms de lieu. Puisque *Sabinus* est un gentilice bien attesté en Gaule, les *Savigny*, *Savignac*, *Savignieu*, etc., sont des toponymes tirés de ce gentilice. Mais que sont les gentilices \**Magnius*, \**Liminius*, \**Taurius* non attestés en Gaule ? Ce ne sont même pas des aveux

d'ignorance ; ils constituent une erreur plus perfide, une généralisation systématique du principe d'Arbois de Jubainville qui s'était servi de la toponymie pour prouver, contre Fustel de Coulanges, une théorie historique sur l'origine de propriété.

Certes, on bute trop souvent, même dans les dictionnaires les plus récents, sur des gentilices imaginaires qui ne sont que des étymologies factices ; mais plus d'un toponymiste français avait déjà, comme le propose M. Falc'hun, cherché systématiquement les origines de lieu, dans le lexique ordinaire des dialectes ou parmi les noms communs connus des langues pré-romanes. Citons, par exemple, l'ouvrage de M. Flutre : *Recherches sur les éléments pré-gaulois dans la toponymie de la Lozère* (Paris, Belles Lettres, 1957), ouvrage dont les titres de chapitres ressemblent à ceux du présent ouvrage : une base pré-romane dont la signification est très souvent un accident géographique. Dès la page 6, M. Flutre trouve l'occasion de se passer de ces imaginaires gentilices gallo-romans pour expliquer *Aubrac* et *Larzac*, qui, à ses yeux, ne sont pas « les domaines d'*Alberic* ou d'*Albarius* », ni de « *Laricius* », mais « le pays des hauteurs montagneuses », à cause de la racine ALPA/ALBA « hauteur », et « le pays du larix, du mélèze ». Rappelons aussi les discussions entre Dauzat et Nauton à propos de *Faurie*<sup>1</sup>. Alors que Nauton y voyait le représentant phonétiquement régulier de FABRICA, Dauzat expliquait le mot par une dérivation à partir du patronyme FAURE. Il semble que plus il connaît les dialectes locaux ou les langues pré-latines, plus le toponymiste trouve d'origines dans les simples appellatifs. Retrouver l'origine dans un nom commun, telle est l'exigence que s'est proposée M. Falc'hun, et tel est le principe qu'il a illustré de façon originale, en critiquant les étymologies par gentilices gallo-romans, dans un grand nombre de toponymes en *-(i)acum*. C'était s'attaquer au centre de la forteresse.

De façon tout à fait linguistique, M. Falc'hun étudie les toponymes de deux points de vue : le signifiant et le signifié. Pour reconnaître le plus correctement possible le signifiant, l'auteur accorde une grande importance au lexique et aux toponymes gaéliques. La cohérence des familles de mots donne une grande solidité aux étymologies proposées. Pour étudier le signifié, M. Falc'hun a essayé de retrouver le trait de *paysage commun*, à tous les noms de la même famille. Enquête sur le terrain, photographie ou à défaut, examen des cartes permettent au toponymiste de voir ce que la réalité offre de commun à tous les noms de lieu construits sur la même racine.

Il était difficile, d'après cette méthode, de s'attacher aux racines désignant des arbres ou des animaux : ce ne sont pas des *traits communs permanents*. M. Falc'hun parle rapidement de ces familles dans le chapitre 1<sup>er</sup>. On peut y lire de brèves indications sur les familles de toponymes tirés des bases DERVEN « chêne », TILLEN « tilleul », LIMOS « orme », PENN « tête de... » suivi d'un nom d'arbre. Mais c'est sur d'autres mots que M. Falc'hun fonde son argumentation, sur les mots désignant des réalités géographiques.

La racine celtique DOL — signifie « méandre », puis les dérivés ont pris le sens de « prairie entourée par les méandres d'une rivière ». Lexique des parlers gaéliques et toponymes galois et irlandais fournissent de nombreux exemples. Les toponymes français sont des noms de rivières serpentant dans la plaine comme le *Dolon*, la *Dolive*, la *Deule*, le *Doulou* ou des noms de villages construits sur la boucle d'un fleuve, comme *Douillet*, *Duillbac*,

1. *Revue de Linguistique Romane* XVIII (1954), p. 201-251. *Revue Internationale d'Onomastique* VII, p. 161-166. *Revue de Linguistique Romane* XXII (1958), p. 66-75.



*Deuillet* et les deux *Andouillé* (en Ile-et-Vilaine, et en Mayenne), comme *Doulens* dans un confluent de deux rivières. Cela forme un tout cohérent qui rend dérisoires les gentilices *Andullius*, ou *Dulius*, ou *Dolinius*, ou *Dolatus*, ou *Adolf*, ou *Doulomaros*. Car, il serait vraiment étonnant que tous ces personnages se soient justement installés dans la courbe d'une rivière, dans un lieu que les Celtes appelaient DOL.

La solidité d'une pareille argumentation est indiscutable. Le livre est constitué par une série d'études sur d'autres racines celtiques CLUN « prairie », GLAN « rive », TNOU, TONOU « vallée », NANT « vallée », LANUM « plaine », CLAR « surface plane ».

En cours de route, M. Falc'hun touche au problème des adjectifs qui peuvent s'unir au nom pour former un toponyme. Les deux cours d'eau français nommés *Glandon* (l'un en Savoie, l'autre dans l'Aveyron) correspondent à un *Glyn dwfn* gallois qui signifie « vallée profonde ». Autre adjectif étudié : OER/OR « froid ». *Ornans*, *Orval*, *Valfroide*, *Vaufrey*, *Froidevaux* sont des synonymes, le premier est celtique, le second celto-roman, et les autres purement romans.

Il arrive parfois à M. Falc'hun de vouloir trop prouver, ou plus exactement de vouloir grouper trop d'exemples autour de la même racine gauloise. Par exemple, pour l'*Eau d'Olle* qui rejoint le Drac par la Romanche, en dévalant en moins de 20 kilomètres plus de 2 000 mètres de pente, je ne pense pas que la notion de « méandre » convienne, ni même l'évolution phonétique *Dolle* > *d'Olle*. Il y a trop, dans la région, de cours d'eau qui s'appellent *Ollon*, cas-régime d'*Olle* (comme Isère, Iseran ou Izeron, et Arve, Arvan), pour que tous ces ruisseaux aient perdu d'un commun accord leur consonne initiale. Ces remarques de détail n'enlèvent rien à la rigueur des étymologies établies.

Reste le chapitre VII qui propose des lois phonétiques nouvelles pour l'évolution de *yod* derrière consonne et devant *a*, notamment dans PLAN-IA ou LAN-IA. Les romanistes auront sans doute quelque peine à suivre M. Falc'hun qui expose tous les avatars du *yod* en gaulois ; mais ils ne manqueront pas de réfléchir sur les explications proposées pour le groupe : PLAGNE, PLAINE, PLANÈZE, PLANCHES.

Cet ouvrage dont le début fait preuve de solidité, se termine sur une hypothèse nouvelle, audacieuse et parfois tentante.

G. TUAILLON.

Hans-Peter EHRLIHOZER, *Der sprachliche Ausdruck der Kausalität im Altitalienischen*. Verlag P. G. Keller, Winterthur, 1965, x + 129 p. — Dissertation élaborée à Berne avec le prof. Heinemann, le travail de M. Ehrliholzer a toutes les qualités requises (nous aurons d'ailleurs l'occasion de justifier notre éloge). L'auteur étudie tous les aspects de la causalité dans un nombre assez grand de textes italiens, allant jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (avec sporadiquement quelque incursion dans la première moitié du trecento). Pour que la nuance causale — parfois doublée d'une valeur temporelle, instrumentale, etc. — soit bien claire, il donne généralement tout le contexte dans lequel apparaît la proposition causale. Le résultat de ce dépouillement consciencieux est ordonné judicieusement dans différentes rubriques : prépositions, conjonctions causales (simples ou composées), conjonctions conclusives et adverbes, constructions nominales verbales, etc. L'auteur pousse l'analyse jusqu'à citer des cas de « signe zéro », soucieux de donner un éventail aussi complet que possible des moyens de traduire la causalité en ancien italien. En passant, nous trouvons d'intéressantes notes sur la valeur stylistique de certains procédés (p. 46, 72, 92 sq., etc.), sur la syntaxe de l'article (p. 7, 18, etc.), sur les démonstratifs

(passim), sur les clichés (p. 8, 19 etc.), sur l'emphase (p. 105), etc. Un *Index Rerum* très soigné met en relief la richesse de telles remarques et facilite le maniement de l'ouvrage.

Il aurait été impossible de mettre en statistique les résultats du dépouillement, comme a pu le faire récemment (dans un tout autre domaine, il est vrai) M. Renson dans son étude onomasiologique sur les dénominations du visage. Ici, non seulement l'époque étudiée est-elle trop inégalement répartie dans le temps et dans l'espace pour qu'on puisse en tirer des statistiques valables. Pourtant, M. Ehrliholzer a eu le soin de nous donner, pour la plupart des types analysés, des renseignements minutieux sur la fréquence ou la rareté relative des constructions causales. En outre, pour certaines tournures, il spécifie qu'on la trouve tant de fois dans les *Lettere Senesi* contre tant de fois chez Guittone d'Arezzo (p. ex. p. 92 !). Comme nous savons pour chaque texte combien de pages M. Ehrliholzer en a dépouillé, il est facile de se faire une assez bonne idée de la fréquence des différents types. Inutile de dire que souvent telle construction est réservée à la poésie, telle autre à la langue de la chancellerie, ou même à un seul auteur. Une fois de plus, ces différents niveaux de la langue écrite sont bien distingués là où il y a eu lieu de le faire. Mieux soignées encore que ces notes de stylistique sont celles réservées à la dialectologie. Dans la mesure du possible, les textes dépouillés sont prélevés dans le territoire italien tout entier. Inévitablement pourtant, le Sud y est moins bien représenté, ayant légué relativement peu de textes pour cette période. Tout au cours de son étude, l'auteur indique des variantes dialectales, note que *per amor di* est une expression nettement septentrionale tandis que *però che* y est rare, etc. Pour tous ceux qui la lisent attentivement, l'étude d'Ehrliholzer est une mine de données précieuses. Parfois on aurait peut-être souhaité plus d'informations sur l'origine possible de certaines tournures ou prépositions. Avant le trecento, *poscia che* est rare en italien; on ne le trouve que chez les auteurs du « Dolce stil nuovo » (p. 61). L'auteur n'en dit pas plus long, mais il est presque évident qu'en ancien italien le type est un calque du gallo-roman : l'ancien français a un *puis que* (causal) attesté à partir de 1188, l'anc. provençal *pois que* l'est dès le XII<sup>e</sup> siècle (*FEW* 9, 1959, 242 b). On pourrait faire une remarque analogue à propos de l'anc. it. *da part de*, *da la parto de* (cité p. 21), où on flairait une influence gallo-romane. Il suffit de savoir que les seuls exemples connus se trouvent dans deux textes vénitiens<sup>1</sup>, ce qui rend moins insolite l'hypothèse d'une influence gallo-romane (pour l'ancienneté des conjonctions en français et en provençal, cf. *FEW* 7, 1955, 671 a).

L'auteur s'est efforcé avant tout de donner une étude descriptive aussi fouillée que possible. Nous avons dit tout le bien que nous en pensons. Nous n'en regrettons pas moins le peu de renvois à la syntaxe romane en général et à celle latine en particulier. Telle tournure, est-elle propre à l'ancien italien, est-elle attestée aussi en ancien français, ou en latin déjà ? Pour ne donner que l'exemple de *che*, l'auteur aurait pu tirer beaucoup de profit du chapitre *Zur Geschichte der Konjunktion quod* par Dag Norberg dans ses *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Uppsala

1. Ehrliholzer donne comme référence un recueil de Mussafia, sans pourtant indiquer la localisation du texte cité. A plusieurs reprises on aurait souhaité des informations explicites sur la provenance géographique des textes empruntés aux recueils de Mussafia, de Schiaffini ou de Wartburg. De telles localisations, indiquées sporadiquement, il est vrai, auraient surtout aidé le dialectologue.



1943 = UUÅ ; sur *quod* : p. 232-242). Puisque dans les ouvrages de linguistique romane, il y a encore assez souvent une confusion générale due à un manque d'informations sur la basse latinité, il n'aurait pas été sans intérêt de renvoyer le lecteur à des études telle celle de Norberg<sup>1</sup>.

Le travail d'Ehrliholzer n'en est pas moins un des meilleurs dans le domaine de la syntaxe italienne que nous connaissions pour ces dernières années. On oserait presque demander à son auteur de poursuivre ses recherches dans la même direction, quitte à nous donner des études tout aussi claires et bien documentées sur la syntaxe de la causalité en italien pendant les siècles suivants, à partir du trecento.

Dans ce domaine vaste et quasi inexploré qu'est la syntaxe italienne, il y aurait du travail pour toute une équipe. Peut-être est-ce à M. Ehrliholzer d'en devenir un jour le *capofila*?

HUGO PLOMTEUX.

« Dante Alighieri, 1265-1965 », *Studia romanica et anglica zagrabiensia* 19-20, Zagreb, 1965, p. 220. — I romanisti e gli anglisti croati dell'Università di Zagabria hanno dedicato l'intero volume doppio sotto esame della loro rivista a Dante. Dei sette contributi pubblicativi ben quattro studiano gli echi danteschi nelle letterature croata e serba (J. TORBARINA, *Dante in Old Croatian Poetry*, p. 5-37 ; M. ZORIĆ, *Versi ispirati a Dante e altre reminiscenze dantesche nelle letterature croata e serba (Appunti)*, p. 57-100 ; F. ČALE, *Dante nelle opere di Ivo Vojnović*, p. 101-110 ; M. ZORIĆ, *Echi della Divina Commedia nell'opera di Ante Tresić Pavičić*, p. 111-129). I rimanenti tre lavori interessano più da vicino gli studiosi di linguistica romanza. — M. Deanović, già noto per i suoi studi sull'istriotto, dopo aver preso in rassegna le opere dei dantologi istriani ripubblica qui, in « L'Ugolino in una versione istriota di Rovigno », p. 39-56, la versione del celebre episodio (*Inferno* XXXII, 124-129, 133-139, XXXIII, 1-27, 37-75 ; i versi non citati non furono tradotti !) che si deve al sacerdote roviginese Girolamo Curto (1854-1918), fatta intorno al 1872, con l'originale di fronte e seguita da due traduzioni pressappoco coeve in dialetto veneziano. Il tutto è corredato da un ricco commento linguistico e filologico e da uno sguardo complessivo sulle traduzioni parziali e totali del Divino Poema nelle varie lingue dei popoli iugoslavi. Si noti inoltre che i « Proverbi istrioti di Rovigno », pubblicati dal Deanović negli « Studi in onore di Alfredo Schiaffini », *Rivista di cultura classica e medioevale* VII, 1965, n. 1-3, p. 401-415, si devono pure allo stesso manoscritto curtino. J. Jernej, in « Osservazioni sul predicativo libero e la struttura interna della frase in Dante », p. 131-135, comunica i risultati preliminari in seguito all'applicazione dei principi di M. Regula e del Nostro sulla sintassi della *Divina Commedia*. Il predicativo sarebbe una specie di complemento antibinaristico per eccellenza : « ...un mormorar di fiume che scende chiaro... », *Par.* XX, 19-20, dove « il doppio legame risulta evidente : il fiume è chiaro e scende chiaro », J. Jernej, *o. c.*, p. 133. D. Cernecca, in « Struttura della frase e inversione del soggetto nella prosa della *Vita nuova* », p. 137-160, in base a una ricca serie di esempi situa l'opera giovanile dantesca nella storia della sintassi italiana. Un altro volume di studi su Dante sarà pubblicato a Belgrado.

Ž. MULJAČIĆ.

1. Ainsi, on y aurait trouvé des attestations dès la basse-latinité pour *secundum quod*, *posteaque*, *postea quod* ou *duminter*, dont Ehrliholzer cite des correspondants italiens (p. 53, 61 et 70) vraisemblablement sans en soupçonner des prototypes latins éventuels.